

Introduction

Ruines en politiques

Jalons historiques et perspectives de recherche

Albrecht BURKARDT et Jérôme GRÉVY

À première vue, il peut sembler étonnant d'observer les ruines à travers le prisme de la politique. Les ruines ne sont-elles pas un donné, issu du travail du temps ou d'une catastrophe naturelle, par exemple un incendie ou un tremblement de terre ? Les autorités chargées de gérer la cité ne se contentent-elles pas de constater les dégâts et de remettre en état ce qui doit l'être ? Ce serait une vision bien simpliste¹.

La politisation des ruines

Les ruines ne sont pas exclusivement le fruit spontané de la nature. Le débris, discret ou encombrant, devient ruine lorsque les hommes constatent sa présence et décident de son usage – qu'il s'agisse de le déblayer, d'en faire l'objet d'appropriations utilitaires, ou, au contraire, de le préserver en tant que tel (ou encore de le restaurer). Ce qui est concrètement mis en œuvre varie naturellement selon les objets, les lieux, et d'une époque à l'autre. Tel ramas de déchets qui, pendant des siècles, a pu ne même pas être remarqué, ou, à la limite, a servi de carrière, peut à un moment se trouver promu, tenu pour digne de protection, pour sans doute, un jour, se voir déléguer de nouveau au second rang, cédant le pas à de nouvelles priorités. Or ces usages ne sont pas toujours le fruit d'actes désintéressés. C'est plutôt l'inverse que l'on constate, et ce, pour les « promotions », dès les premiers témoignages d'un certain souci archéologique. Ainsi, lorsque l'on voit le roi Nabonide (556-539) faire restaurer « à l'antique », à l'aide d'inscriptions anciennes, le temple de l'Ebabbar à Larsa, il le fait dans une volonté évidente « de continuité dynastique des Babyloniens », volonté exprimée avec clarté dans le texte même de la tablette cunéiforme qui en témoigne².

1. Le texte qui suit est le fruit d'une étroite collaboration entre les deux auteurs ; majoritairement, la première partie a été rédigée par Albrecht Burkardt, la seconde par Jérôme Grévy.
2. Alain SCHNAPP, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Éditions Carré, 1993, p. 20 (pour la citation de la source) et 18 ; voir également *id.*, « Le sentiment des ruines, de l'Orient ancien aux Lumières : continuités et transformations », in Philippe BOISSINOT (dir.), *L'archéologie comme discipline*, Paris, Le Seuil, coll. « Le Genre Humain », n° 50, 2011, p. 171-198. Voir aussi la synthèse monumentale du même auteur, de date toute récente (*Une Histoire universelle des ruines, des origines aux Lumières*, Paris, Le Seuil, 2020).

Il est tout aussi évident que ce même souci archéologique n'est jamais unanime; bien souvent, il traduit ou suscite des conflits sensibles. Lorsque Raphaël, dans sa célèbre lettre à Léon X, rédigée probablement sous les auspices de Balthazar Castiglione, appelle à la conservation des antiquités romaines, il sait bien que la cause des destructions qu'il déplore ne réside pas seulement dans « la lime vorace et [...] la morsure venimeuse du temps » ainsi que dans « la fureur impie » des barbares d'antan : « Toute cette Rome moderne que nous voyons aujourd'hui [...] n'a été fabriquée qu'avec la chaux de marbres provenant d'artifices antiques³. » En réalité, la volonté de « veiller à ce que le peu qui nous reste de cette antique mère de la gloire et de la grandeur italiennes [...] ne soit pas arraché et mutilé par les pervers et les ignorants » s'oppose à toute une industrie du réemploi des vestiges de l'Antiquité qui faisait vivre bien des artisans romains et, au-delà, tout un commerce de *spolia*, aux ramifications internationales⁴. Un commerce plus ou moins clandestin puisque Léon X n'était pas le premier à s'y opposer (en réaction à la même lettre sous forme d'un bref datant du 27 août 1515). Plusieurs décennies auparavant, dans la bulle *Cum almam nostram urbem* du 28 avril 1462, le pape Pie II avait déjà fermement interdit « que quiconque, et quelle que soit la façon dont il s'y prend [...] publiquement ou en cachette, démolisse, détruise, mutilé, éventre ou convertisse en chaux quelque édifice public antique ou débris d'édifice », en se référant à son tour aux interdictions analogues de certains de ses prédécesseurs.

La répétition des interdits montre bien que ceux-ci ne faisaient guère l'unanimité et avaient sans aucun doute beaucoup de mal à se faire respecter, malgré les sanctions prévues non seulement pour « les artisans et les ouvriers pris en flagrant délit de démolition ou de dégradation de ce genre » mais aussi pour leurs commanditaires (« au nom desquels ils ont agi de la sorte⁵ »). Fait bien compréhensible si l'on voit que Raphaël, à son tour, n'hésitait pas à classer, parmi ces derniers, et les plus grands malfaiteurs des antiquités, certains des souverains pontifes eux-mêmes, fort « appliqués à ruiner temples antiques, statues, arcs et autres glorieux édifices⁶ ».

Les conflits et débats portant sur la conservation des ruines romaines sont loin d'avoir été terminés avec les interventions de Raphaël et de Léon X; ils se poursuivirent tout au long de l'époque moderne, voire bien au-delà, pour les sites anciens autant qu'à propos de la découverte de « nouveaux » objets antiques, en particulier ceux du domaine de l'archéologie chrétienne⁷. Il s'agit ici de souligner ce que cet exemple – classique – a d'emblématique. Qu'il s'agisse de les effacer, de les dégager, de les protéger, de les transformer ou de reconstruire sur leurs fondations, bien des ruines

3. Le texte est partiellement édité et traduit par Françoise CHOAY, *Le patrimoine en question. Anthologie pour un combat*, Paris, Le Seuil, 2009, p. 46-47 (pour la citation, p. 47).

4. Voir A. SCHNAPP, *La conquête du passé*, op. cit., p. 145-146; David KARMON, *The Ruin of the Eternal City. Antiquity and Preservation in Renaissance Rome*, Oxford, OUP, 2011.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 47.

7. Voir, par exemple, Hermann SCHLIMME, « Antike Spolien als Baumaterial im Rom der Frühen Neuzeit: Bautechnik, Baulogistik und der Architektorentwurf mit Spolien nach Serlio », in Stefan ALTEKAMP, Carmen MARCKS-JACOBS et Peter SEILER (dir.), *Perspektiven der Spolienforschung 2. Zentren und Konjunkturen der Spolierung*, Berlin, Berlin Studies of the Ancient World/Édition Topoi, 2017, p. 311-334. Quant au domaine de l'archéologie chrétienne, on peut penser en particulier aux catacombes romaines, redécouvertes à la fin du XVI^e siècle. Voir, pour divers éléments de l'histoire, fort troublée, de leur conservation, les différentes contributions, celles notamment de la première partie, in Stéphane BACIOCCHI et Christophe DUHAMELLE (éd.), *Reliques romaines. Invention et circulation des corps saints des catacombes à l'époque moderne*, Rome, École française de Rome, 2016, ainsi que Massimiliano GHILARDI, « Le custode des reliques et des cimetières », in *Reliques politiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020, p. 145-157.

furent l'objet de tensions et de conflits, de polémiques parfois virulentes, mais aussi de décisions et d'actes qui relevaient de choix décisifs. Les autorités, civiles comme religieuses, la classe politique et l'opinion publique, tout comme des groupes particuliers, se saisirent de ces objets – symboles d'un âge idéalisé ou honni et, en les transformant, exprimaient ce qu'ils étaient et ce qu'ils rejetaient.

Il serait bien illusoire de penser que certains acteurs échappent à ces appropriations intéressées. Il est vrai qu'avec les humanistes antiques semble naître, depuis les Renaissances médiévales, sans doute même dès l'Antiquité, une catégorie de personnes qui, face aux ruines, semble adopter une attitude de pure volonté de savoir⁸. Toujours est-il que même un Raphaël, un Pie II (*alias* Enea Silvio Piccolomini, éminent humaniste du xv^e siècle), n'oublie pas de souligner ce qu'apportent ces restes – « les édifices de l'Antiquité et du plus lointain passé ainsi que leurs débris » – à la communauté (ou « la postérité »), notamment en termes de valeurs esthétique et morale : « [C]ar ces édifices confèrent à ladite Ville le summum de l'ornement et du lustre, et les monuments de la vertu antique sont autant d'incitations à en suivre les mérites. » La conservation des restes de l'Antiquité, la récupération de l'héritage classique, s'inscrivent dans un programme qui vise la rénovation de la société contemporaine – en se conciliant parfaitement avec certains enseignements de la morale chrétienne, car « la vision de ces édifices et de leurs vestiges permet de se représenter avec plus de justesse la fragilité des choses humaines⁹ ».

Une autonomie entière est tout aussi étrangère au successeur des antiquaires, l'archéologue moderne, qui veut faire parler les ruines pour, à travers elles, retrouver la vie des hommes d'un passé lointain. La « conquête du passé » (archéologique) s'est, là encore, opérée sous les auspices des impératifs politiques du présent. Chose patente notamment pour la période classique de l'archéologie (aux aspirations scientifiques) naissante. Les travaux sont légion qui montrent à quel point la pratique de la discipline profitait (et servait en même temps) à l'expansion colonialiste du xix^e siècle¹⁰.

Autre figure volontiers soupçonnée d'une large autonomie créative, le peintre, qui confie à ses pinceaux le soin de transmettre son émerveillement face aux ruines, n'est pas moins dépendant de forces limitant sa liberté apparente. Comme l'humaniste ou l'archéologue, il dépend de mécènes et de commanditaires, d'instances autorisantes, et, au-delà, d'un marché qu'il peut certes stimuler lui-même dans une certaine mesure mais dont les règles auxquelles il doit forcément se soumettre, et qui ne concernent

8. Arnaldo MOMIGLIANO, « L'histoire ancienne et l'Antiquaire », in *id.*, *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983, p. 244-293.

9. PIE II, *Cum almam nostram urbem* (F. CHOAY, *op. cit.*, p. 40).

10. Voir, parmi une panoplie de publications récentes, Roland ÉTIENNE (éd.), *Les politiques de l'archéologie, du milieu du xix^e siècle à l'orée du xxi^e*, Athènes/Paris, École française d'Athènes/Boccard, 2000; Michael L. GALATY, Charles WATKINSON et al. (éd.), *Archaeology under dictatorship*, New York, Kluwer Academic/Plenum Publishers, 2004; Margarita DIAZ-ANDREU, *A World History of Nineteenth-Century Archaeology: Nationalism, Colonialism, and the Past*, Oxford/New York/Auckland, Oxford University Press, 2007; Philip L. KOHL, Mara KOZELSKY et Nachman BEN-YEHUDA (éd.), *Selective remembrances. Archaeology in the construction, commemoration, and consecration of national pasts*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 2007; Robin SKEATES, Carol McDAVID et John CARMAN (éd.), *The Oxford handbook of public archaeology*, Oxford, Oxford University Press, 2012; Joshua ARTHUR, *Excavating modernity: the Roman past in fascist Italy*, Ithaca/Londres, Cornell University Press, 2012; Thorsten BEIGEL et Sabine MANGOLD-WILL (éd.), *Wilhelm II: Archäologie und Politik um 1900*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2017; Sofia VOUTSAKI et Paul CARTLEDGE (éd.), *Ancient Monuments and Modern Identities: a Critical History of Archaeology in 19th and 20th century Greece*, Londres/New York, Routledge, 2017; Julia HELL, *The Conquest of Ruins: the Third Reich and the Fall of Rome*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 2019.

pas uniquement le goût et son évolution, lui échappent¹¹. Par ce qu'ils prennent pour objet – les fouilles pour les uns, les sujets de leurs œuvres pour les autres – archéologues et artistes participent donc pleinement aux processus qui négocient signification et valeur des ruines, ce qui démontre en même temps que le sujet qui est le nôtre ne concerne pas uniquement les ruines matériellement présentes mais aussi celles figurant dans les représentations artistiques.



FIG. 1. – Caspar David Friedrich, *L'abbaye dans une forêt de chênes*, ca 1809-1810, Alte Nationalgalerie, Berlin.

Source : Wikimedia Commons.

Les raisons justifiant la valorisation (ou non) des ruines connaissent, elles aussi, bon nombre de variations. Ce n'est pas pour autant souscrire à l'hypothèse que la « ruine noble – la ruine antique, bien sûr – est marquée pour sa part du double sceau d'une inutilité (pratique) absolue et d'une valeur (symbolique) incalculable¹² ». Les variations de sens sont malgré tout numériquement limitées. Les ruines peuvent être appréciées comme les restes vénérables d'un passé glorieux, qu'elles concernent une civilisation entière – en cas de doute, l'Occident – ou certaines nations particulières. À l'inverse, elles peuvent aussi représenter un régime définitivement révolu : garder ses ruines, c'est mémoriser sa chute, comme on le voit, par exemple, pendant la Révolution française, à propos des ruines de la Bastille¹³. Ces restes peuvent légitimer un pouvoir ; ils peuvent

11. Pour une étude, désormais classique, « déconstruisant » l'autonomie artistique, voir Pierre BOURDIEU, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992.

12. Vincent JOLIVET, « Ruines encombrantes. La ruine et les vestiges antiques de la villa Médicis à Rome », in Pierre HYPPOLITE (éd.), *La ruine et le geste architectural*, Paris, Presses universitaires de Paris-Nanterre, 2017, p. 19-27 (pour la citation, p. 19).

13. Héloïse BOCHER, *Démolir la Bastille : l'édification d'un lieu de mémoire*, Paris, Vendémiaire, 2012 ; Hans-Jürgen LÜSEBRINK et Rolf REICHARDT, *Die Bastille zur Symbolgeschichte von Herrschaft und Freiheit*, Francfort-sur-le-Main,

aussi symboliser l'opposition à celui-ci. Les ruines de Port-Royal ont ainsi incarné, depuis la destruction de l'abbaye en 1709, le souvenir de la répression, en devenant progressivement l'objet de véritables pèlerinages de la part des sympathisants du jansénisme¹⁴; la visite des lieux, telle qu'elle se pratique encore au début du XIX^e siècle, s'apparentait ainsi à un acte de résistance passive.

On ignore si les ruines gothiques dont un Caspar David Friedrich commence au même moment à dresser le portrait ont pu faire l'objet de « cultes » réels analogues; il est en tout cas difficile d'ignorer le parallélisme entre ces paysages « ruinés » et le contexte politique d'une Allemagne plus que jamais désunie et en détresse sous l'occupation napoléonienne. Or la ruine n'est pas ici simple image de la destruction. *L'Abbaye dans une forêt de chênes*, par exemple, datant de 1809-1810, a bien été comptée « parmi les tableaux programmatiques les plus précoces de ces patriotes allemands qui, dans les années de l'occupation napoléonienne, ont rêvé d'une Allemagne spirituelle-chrétienne et en même temps démocratique comme lieu d'une nation allemande unie¹⁵ ». Dans un sens, le tableau, comme sans doute d'autres œuvres de Friedrich à thématique analogue, se veut ainsi lui-même un lieu de recueillement, de pèlerinage spirituel, qui permet, en partant de la contemplation des ruines, d'anticiper un renouveau qui, d'ailleurs, ne vise pas simplement la reconstruction de l'ancien. Dans le tableau, les ruines funestes de l'abbaye sont, en effet, « illuminées par le ciel nocturne rayonnant qui [...] fait espérer une nature ressuscitée et une nouvelle société dont la superstructure idéologique passe pour être représentée par la nouvelle [...] cathédrale néogothique¹⁶ ». Cela dit, le mouvement nationaliste allemand du XIX^e siècle va bientôt concrétiser les visions de ce type en faisant de la reconstruction, bien réelle, de certaines ruines gothiques le symbole des aspirations à l'unité politique. En témoignent en particulier les travaux de la cathédrale de Cologne au cours de la période, qui ont pris cette signification de façon d'autant plus évidente qu'il ne s'agissait pas, dans ce cas, de restaurer un ensemble détruit, mais de faire aboutir un projet de construction jamais terminé¹⁷.

Fischer, 1990; Rolf REICHARDT, *L'imagerie révolutionnaire de la Bastille*, Paris, Paris musées/N. Chaudun/musée Carnavalet-Histoire de Paris, 2009.

14. Jean-Pierre CHANTIN, « La visite aux ruines de Port-Royal au début du XIX^e siècle », in Luc CHANTRE, Paul D'HOLLAENDER et Jérôme GRÉVY (dir.), *Politiques du pèlerinage, du XVII^e siècle à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 131-143; voir également, à ce propos, le célèbre traité de l'abbé Grégoire, récemment réédité, consacré à ce sujet (ABBÉ GRÉGOIRE, *Les ruines de Port-Royal des Champs*, éd. Jean Lesaulnier, présentation par Jean Dubray, Paris, Champion, 2018).
15. Matthias MÜLLER, « Der Ostseeraum – ein Backstein(t)raum. Eine Architekturlandschaft zwischen historischer Realität und künstlerischer Vision », in Jan HECKER-STAMPEHL et Bernd HENNINGSEN (dir.), *Geschichte, Politik und Kultur im Ostseeraum* (Die Ostseeregion: Nördliche Dimensionen – Europäische Perspektiven, Bd. 12), Berlin, BWV, 2012, p. 191-225, ici p. 202 (« [das Bild gehört] zu den frühesten programmatischen Bildern jener deutschen Patrioten, die in den Jahren der napoleonischen Besetzung von einem christlich-spirituellen und zugleich demokratischen Deutschland als Ort für die geeinte deutsche Nation träumten »).
16. Hans-Joachim KUNST, « Gothik-Rezeption bei Caspar David Friedrich und Karl Friedrich Schinkel », in Melanie EHLERT et Matthias MÜLLER (dir.), *Schinkel und seine Schüler. Auf den Spuren grosser Architekten in Mecklenburg und Pommern*, Schwerin, Helms, 2004, p. 25-34 (« überstrahlt von dem hellen Abendhimmel der [...] auf eine auferstehende Natur und eine neue Gesellschaft hoffen lässt, eine neue Gesellschaft, als deren ideologische Überhöhung die neue neugotische Kirche oder Kathedrale gilt »); voir également Johannes GRAVE, « Architektur ohne Grund und Raum. Caspar David Friedrichs Kathedrale », in Andreas BEYER, Ralf SIMON et Martino STIERLI (dir.), *Zwischen Architektur und literarischer Imagination*, E-book, Brill/Wilhelm Fink, 2019, p. 317-339; pour une esquisse plus large de la réception des cathédrales gothiques à l'époque contemporaines, voir Otto Gerhard OEXLE, « Die gotische Kathedrale als Repräsentation der Moderne », in Otto Gerhard OEXLE et Michail A. BOJCOV (éd.), *Bilder der Macht in Mittelalter und Neuzeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2007, p. 631-674.
17. Gertrud KLEIVINGHAUS, *Die Völlendung des Kölner Doms im Spiegel deutscher Publikationen der Zeit von 1800 bis 1842*, Diss. Saarbrücken, 1971; Otto DANN, *Religion, Kunst, Vaterland. Der Kölner Dom im 19. Jarrhundert*, Cologne, Bachem, 1983.

La valorisation des ruines médiévales n'a bien entendu pas été une invention des romantiques allemands. On la trouve déjà au XVIII^e siècle, notamment en Angleterre, et là encore ce n'était pas sans signification politique. Ces ruines étaient certes, à cette époque, des constructions purement artificielles, mais à ce titre, elles se trouvaient volontiers intégrées dans ce *Gesamtkunstwerk* que constituait le jardin anglais, ensemble qui, à son tour, s'opposait à l'évidence à l'esthétique baroque, telle qu'elle se trouvait cultivée sur le continent et, par là même, à ses présupposés politiques, absolutistes¹⁸. Les jardins anglais n'ont pas tardé à se répandre également de l'autre côté de la Manche, ce qui a sans doute été un effet de mode, mais cela n'a pas été pour autant un hasard si cette mode, teintée de rousseauisme, semble avoir été particulièrement répandue parmi les souverains représentants du despotisme éclairé¹⁹.

Dans le cadre des jardins anglais, l'emploi des ruines gothiques a donc pu servir à la fois *l'affirmation* d'une identité politique (au départ celle de la nation anglaise) et *l'opposition* à une autre, l'absolutisme. Que les ruines incarnent la seule utopie, la promesse d'un régime nouveau encore à construire, est une idée que les romantiques allemands n'avaient pas à chercher en Angleterre. Ils la trouvaient en Allemagne, où elle s'était inscrite dans les fondements mêmes de l'histoire de l'art et de l'archéologie, chez Winckelmann. L'idéalisation de la Grèce antique mise en avant par ce dernier faisait, en effet, coïncider l'art grec le plus accompli avec l'apogée de la *polis*, ce qui n'était pas sans donner une connotation politique, voire une revendication démocratique, à l'idéal du beau – incarné par la « noble simplicité » et la « tranquille grandeur » (*edle Einfalt, stille Grosse*), notions que l'auteur avait développées dès son premier petit traité, qui l'avait rendu célèbre (les *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, 1755) et dont il trouvait, chez les Grecs, la plus haute expression atteinte jusque-là²⁰.

Les théories de Winckelmann et, plus généralement, le mouvement du néoclassicisme n'ont pas été sans répercussions sur l'art de la Révolution française²¹, ce qui explique en partie que les romantiques allemands aient davantage sympathisé avec les ruines gothiques, d'autant que celles-ci étaient plus adaptées aux convictions mystico-chrétiennes, voire au catholicisme que cultivaient de nombreux protagonistes du

18. Rudolf WITTKOWER, « English Neo-Palladianism, the Landscape Garden, China and the Enlightenment », in *Palladio and English Palladianism*, Londres, Thames & Hudson, 1974 ; Martin WARNKE, *Politische Landschaft. Zur Kunstgeschichte der Natur*, Munich, Hanser, 1992 ; Anne JANOWITZ, *England's Ruins: Poetic Purpose and the National Landscape*, Oxford, Blackwell, 1990. Pour un point de vue qui relativise quelque peu l'opposition entre jardins anglais et baroque, voir Günter OESTERLE, « Révolution des jardins et culture du souvenir », *Revue germanique internationale*, 7, 1997, p. 19-29.

19. Voir, par exemple, Joachim REES, « „Wahrnehmen in fremden Orten, was zu Hause Vortheil bringen und nachgeahmt werden könne“: Europareisen und Kulturtransfer adeliger Eliten im Alten Reich 1750-1800 », in Rainer BABEL et Werner PARAVICINI (éd.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und Europäische Kultur vom 14. bis zum 18. Jahrhundert*, Beihefte der Francia, 60, Ostfildern, Thorbecke, 2005, p. 513-539 ; Andrea SIEGMUND, *Die romantische Ruine im Landschaftsgarten: ein Beitrag zum Verhältnis der Romantik zu Barock und Klassik*, Wurtzbourg, Königshausen & Neumann, 2002 ; Carolyn SPRINGER, *The Marble Wilderness. Ruins and Representation in Italian Romanticism, 1775-1850*, Cambridge, New York (N.Y.)/New Rochelle (N.Y.), Cambridge University Press, 1987 ; pour des exemples français, voir la contribution de Roger BAURY dans ce volume.

20. Édouard POMMIER, « Winckelmann : l'art entre la norme et l'histoire », *Revue germanique internationale*, 2, 1994, p. 11-28 ; plus généralement, Nicole LORAUX et Pièrre NIDAL-VAQUET, « La formation de l'Athènes bourgeoise : essai d'historiographie », in R. R. BOLGAR et al. (éd.), *Classical Influences on Western Thought A.D. 1650-1870*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979, p. 169-222.

21. Jean STAROBINSKI, *L'invention de la liberté, 1700-1789*, suivi de *1789, les emblèmes de la Raison*, édition revue et corrigée, Paris, Gallimard, 2006 (éditions originales : Genève, Skira, 1964 ; Paris, Flammarion, 1973, respectivement).

mouvement²². L'influence de Winckelmann et du néoclassicisme n'a pas été pour autant annihilée en Allemagne. Alors qu'un Hölderlin cherchait, dans ses poésies, une synthèse entre « esprit antique » et christianisme, chez Schinkel les projets néogothiques qu'il menait en parallèle²³ ne l'empêchaient pas de réaliser à Berlin toute une série de constructions des plus grandioses visant, dans leur ensemble, la construction d'une sorte d'Athènes aux bords de la Spree²⁴ (« Spree-Athen »).



FIG. 2. – Saint-Lô, « capitale des ruines », après les bombardements de juin-juillet 1944.
Source : Wikimedia Commons.

Toujours est-il que ces projets ne passaient plus par le biais des ruines. Quant à celles-ci, il est plutôt symptomatique qu'elles aient progressivement perdu leur potentiel utopique pour acquérir, au cours de la période et notamment au xx^e siècle, d'autres significations qui, le plus souvent – qu'il s'agisse de mémoriser les horreurs de la guerre

22. Carl SCHMITT, *Politische Romantik*, Berlin, Duncker & Humblot, 1968 (3^e éd.); Matthias KLUG, *Rückwendung zum Mittelalter? Geschichtsbilder und historische Argumentation im politischen Katholizismus des Vormärz*, Paderborn et al., Schöningh, 1995; pour la réception fort ambiguë de la Révolution française en Allemagne, et en particulier pour celle des destructions opérées par les révolutionnaires, voir la synthèse rapide de Hans-Ulrich SEIFERT, « L'opinion publique allemande et le "vandalisme révolutionnaire" de l'an II à 1815 », in Simone BERNARD-GRIFFITHS, Marie-Claude CHEMIN et Jean EHRARD (éd.), *Révolution française et « vandalisme révolutionnaire »*, Paris, Universitas, 1992, p. 61-68.

23. Julie RAMOS, « Les visions d'architectures néogothiques de Karl Friedrich Schinkel : édification d'une communauté "néo-allemande patriotico-religieuse" ? », *Sociétés & Représentations*, 20, 2005/2, p. 59-83.

24. Michel ESPAGNE, « Berlin-Athènes, Munich-Athènes, Bonn-Athènes. Une géographie humboldtienne de l'Allemagne ? », in Michel ESPAGNE et Sandrine MAUFROY (dir.), *L'hellénisme de Wilhelm von Humboldt et ses prolongements européens*, Athènes, École française d'Athènes, 2016, p. 97-118; Esther Sophie SÜNDERHAUF, *Griechensehnsucht und Kulturkritik. Die deutsche Rezeption von Winckelmanns Antikenideal 1840-1945*, Berlin, Akademie Verlag, 2004.

ou celles d'un régime politique –, tendent à faire d'elles les monuments des malheurs subis par l'humanité²⁵.

En somme, dans ces différentes dimensions, les ruines sont des objets dont la valeur ne se définit pas exclusivement à l'aide de critères esthétiques ou épistémologiques. Il s'agit de lieux de mémoire dont la valorisation, qu'elle soit propre à certains groupes sociaux particuliers ou concerne la société à part entière, est *négociée* de même qu'elle est – tout comme l'esthétique et l'épistémologie elles-mêmes – sujette au changement historique²⁶. Aussi c'est dans ces différents aspects que réside la nature *politique* des usages des ruines – objet d'analyse de ce présent volume.

Ces usages, notamment ceux de nature valorisante, aussi divergents qu'ils soient, reposent toutefois sur une tradition commune de longue durée. L'Occident, en effet – contrairement à d'autres civilisations –, a pu faire sienne une vénération particulière des ruines en tant que telles²⁷. Dans la société médiévale, il est vrai, les seuls restes proprement vénérables ont été, pendant de longs siècles, les reliques des saints, alors que les ruines – et fût-ce celles de l'Antiquité – faisaient surtout l'objet, là où elles n'étaient pas simplement ignorées, d'un réemploi au quotidien avec, pour les pièces les plus nobles, devenus *spolia*, un usage d'ornementation dans les projets architecturaux d'un certain prestige²⁸. La primauté des traditions chrétiennes se montra de façon évidente dans le fait que de nombreuses églises chrétiennes furent érigées sur les fondations mêmes des ruines de temples païens – pratique qui n'obéissait pas seulement à des objectifs pragmatiques mais transportait aussi une leçon morale – celle de l'inévitable décadence du paganisme grâce à l'apparition du Christ²⁹.

Parallèlement, toutefois, se produisit également une valorisation de l'héritage antique en tant que tel. Depuis la Renaissance du XII^e siècle tout au moins, celle-ci concernait aussi les ruines. Les célèbres vers d'Hildeberr de Lavardin (1056-1133), archevêque de Tours – « *Par tibi, Roma, nihil cum sis prope tota ruina. / Quam magni fueris integra, fracta doces*³⁰ » –, en témoignent autant que le font les premières versions des *Mirabilia Romae*, ou encore cette sorte de commentaire qu'en fait la *Narracio de*

25. Voir, par exemple, les différentes contributions à la troisième partie (« Désastres modernes : témoignages et représentations ») de Monica PRETI et Salvatore SETTIS (éd.), *Villes en ruines. Images, mémoires, métamorphoses*, Paris/Vanves, musée du Louvre/Éditions Hazan, 2015, p. 260-303.

26. Karolina KADERKA (éd.), *Les ruines : entre destruction et construction de l'Antiquité à nos jours*, Rome, Campisano, 2013; Chantal LIAROUTZOS (dir.), *Que faire avec les ruines ? Poétique et politique des vestiges*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015; Pierre HYPOLITE (dir.), *La ruine et le geste architectural*, Paris, Presses universitaires de Paris-Nanterre, 2017.

27. Salvatore SETTIS, *Le futur du classique*, Paris, Liana Levi, 2005; Alain SCHNAPP, *Ruines. Essai de perspective comparée*, Dijon/Lyon, Les Presses du réel/Presses universitaires de Lyon, 2015.

28. Arnold ESCH, « Spolien. Zur Wiederverwendung antiker Baustücke und Skulpturen im mittelalterlichen Italien », *Archiv für Kulturgeschichte*, 51, 1969, p. 1-64; J. POESCHKE (éd.), *Antike Spolien in der Architektur des Mittelalters und der Renaissance*, Munich, Hirmer, 1996; Laura FOULQUIER, « Entre disparition et apparition. Souvenir des ruines, mémoire des pierres : les spolia », in *La ruine et le geste architectural*, op. cit., p. 27-37. Pour les différents usages des restes archéologiques au Moyen Âge, voir Salvatore SETTIS (dir.), *Memoria dell'antico nell'arte italiano*, 3 vol., I : *L'uso dei classici*; II : *I generi e i temi ritrovati*; III : *Dalla tradizione all'archeologia*, Turin, Einaudi, 1984-1986, en particulier Michael GREENHALGH, « *Ipsa ruina docet*: l'uso dell'antico nel Medioevo », *ibid.*, vol. I, p. 115-167; S. SETTIS, « Continuità, distanza, conoscenza. Tre usi dell'antico », *ibid.*, vol. III, p. 373-486.

29. Voir Jan VAES, « Christliche Wiederverwendung antiker Bauten: ein Forschungsbericht », *Ancient Society*, 15/17, 1984-1986, p. 305-443; plus généralement, Friedrich PRINZ, « Die Kirche und die pagane Kulturtradition. Formen der Abwehr, Adaption und Anverwandlung », *Historische Zeitschrift*, 276, 2, 2003, p. 281-303.

30. Voir, sur Hildebert, Peter von MOOS, *Hildebert de Lavardin, 1056-1133. Humanitas an der Schwelle des höfischen Zeitalters*, Stuttgart, Hiersemann, 1965.

mirabilibus urbis Romae du Magister Gregorius³¹. Dans les *Mirabilia*, les merveilles de la Rome païenne et celles d'héritage chrétien sont quasiment traitées à égalité, quoique bien séparées, dans deux parties distinctes de l'opuscule ; chez maître Grégoire, qui ouvre son texte par les vers d'Hildebert, l'admiration des ruines antiques va « jusqu'à ignorer complètement les monuments chrétiens de la Ville éternelle, au profit d'un exercice prolongé pour les vestiges de l'Antiquité, dont il donne une description [...] étonnamment détaillée³² ».

Avec la Renaissance au sens classique du terme, depuis le xiv^e et au cours du xv^e siècle, les ruines – à commencer toujours par celles de Rome – feront l'objet de recherches de plus en plus poussées de la part des humanistes afin de faire renaître l'héritage antique³³. De même, elles commencent à trouver leur place dans les représentations artistiques. Il est vrai qu'elles apparaissent volontiers en liaison avec des sujets de tradition chrétienne, en illustrant plus généralement l'idée, déjà croisée, de l'éclosion du christianisme dans les ruines de l'Antiquité païenne, comme s'il s'agissait là d'une relation de cause à effet³⁴ (voir cahier couleur, fig. 1).

Mais en même temps, ces restes de l'Antiquité y sont représentés, parfois, de façon tellement méticuleuse que l'on peut se demander si, dans les œuvres de ce type, le sujet officiel ne devient pas prétexte de ces mêmes représentations. Du moins l'artiste prend-il autant de plaisir et investit-il autant d'énergie dans ces « décors » que dans le sujet principal³⁵. Aussi les ruines s'émancipent-elles également de ces contextes en devenant un sujet autonome des œuvres, bientôt sous l'enseigne d'une autre devise – « *Roma quanta fuit ipsa ruina docet* » –, sorte d'avatar (ou héritier) des vers d'Hildebert, d'abord apparue dans cette sorte de mise à jour des *Mirabilia* que représente l'*Opusculum de mirabilibus novae & veteris urbis Romae* de Francesco Albertini, publié pour la première fois en 1510³⁶. À partir de là, les ruines sont omniprésentes dans l'imaginaire artistique³⁷, au xvi^e siècle comme à l'âge baroque³⁸, chez les peintres du Grand Siècle en

31. Massimo PAZIENTI, *Le guide di Roma tra Medioevo e Novecento: dai mirabilia urbis ai Baedeker*, Rome, Gangemi editore, 2013 ; Maria ACCAME et Emy DELL'ORO (éd.), *I «Mirabilia urbis Romae»*, Tivoli, Tored, 2004 ; sur Magister Gregorius : Christina NARDELLA (éd.), *Il fascino di Roma nel Medioevo. Le «Meraviglie di Roma» di maestro Gregorio*, Rome, Viella, 1997.

32. Philippe GUÉRIN, « Le lézard, la chèvre et le vautour : de la ruine comme provocation », in Silvia FABRIZIO-COSTA, *Entre trace(s) et signe(s). Quelques approches herméneutiques des ruines*, Leia/Bern, Berlin et al., Université de Caen/Peter Lang, vol. 7, 2005, p. 1-51 (pour la citation, p. 15).

33. Roberto WEISS, *The Renaissance Discovery of Classical Antiquity*, Oxford, Blackwell, 1988 (2^e éd.) ; Sabine FORERO MENDOZA, *Le temps des ruines. L'éveil de la conscience historique à la Renaissance*, Seyssel, Champ Vallon, 2002 ; William STENHOUSE, « From Spolia to Collections in the Roman Renaissance », in S. ALTEKAMP, C. MARCKS-JACOBS et P. SEILER (dir.), *Perspektiven der Spolienforschung 2*, op. cit., p. 381-403 ; Paolo VITI, « La rovina di Roma come conoscenza della rinascita umanistica », in S. FABRIZIO-COSTA, *Entre trace(s) et signe(s)*, op. cit., p. 121-157.

34. S. FORERO MENDOZA, *Le temps des ruines*, op. cit. ; Hans-Peter MÜLLER, *Die Ruine in der deutschen und niederländischen Malerei des 15. und 16. Jahrhunderts*, Diss. Heidelberg, 1949.

35. Pour l'exemple de Mantegna, qui illustre bien ce propos, voir Ilse BLUM, *Andrea Mantegna und die Antike*, Strasbourg et Leipzig, Heitz, 1936 ; Arnold ESCH, « Mauern bei Mantegna », *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, 47, 1984, p. 293-319 ; Sabine BLUMENRÖDER, *Andrea Mantegna, die Grisailen. Malerei, Geschichte und antike Kunst im Paragone des Quattrocento*, Berlin, Gebr. Mann Verlag, 2008.

36. S. FORERO MENDOZA, *Le temps des ruines*, op. cit.

37. Michel Makarius, *Ruines. Représentations dans l'art de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 2004 ; Ulrich STADLER, « Bedeutend in jedem Fall. Ein Panorama-Blick auf die Ruinen », in Aleida ASSMANN et al. (éd.), *Ruinenbilder*, Munich, Wilhelm Fink Verlag, 2002, p. 271-287 ; Valter CURZI, « Conquistare il passato: la pittura di paesaggio e le rovine », in Marcello BARBANERA et Alessandra CAPODIFERRO (éd.), *La forza delle rovine*, Milan, Mondadori Electa, 2015, p. 72-89.

38. Nicole DACOS, *Roma quanta fuit ou L'invention du paysage de ruines*, Bruxelles/Paris, musée de la Maison d'Erasmus/Somogy éd. d'art, 2004 ; Monica PRETI, « La polysémie des ruines : Maarten van Heemskerck et les *Clades Judaeae*

France³⁹ autant qu'à l'époque des Lumières et jusque loin au XIX^e siècle⁴⁰. Ce n'est donc pas un hasard si, depuis le XVIII^e siècle tout au moins, la locution « une ruine » peut aussi désigner le tableau qui représente ce même sujet⁴¹. De même, c'est plus que jamais l'Italie qui est tenue pour la patrie naturelle des (paysages à) ruines, c'est « la plus belle ruine de son temps – en exemptant la terre elle-même », comme formule, avec un certain sarcasme, Jean Paul dans le *Titan* (sachant qu'il s'agissait là « de ce que la nature et les hommes savaient créer de plus beau et de plus grandiose⁴² »).

C'est dans ce cadre que surgissent progressivement la valeur et la vénération conférées, en Occident, aux ruines en tant que telles. Or selon Salvatore Settis, ce statut particulier des ruines, qui ne se retrouve pas dans d'autres civilisations, est ancré dans le trait propre de ces objets qui consiste à configurer

« à la fois une absence et une présence : elles montrent, ou plutôt elles *sont*, une intersection entre le visible et l'invisible. Ce qui est invisible (ou absent) se manifeste par la fragmentation des ruines, par leur caractère "inutile" et parfois incompréhensible, par leur perte de fonctionnalité [...]. Mais leur présence visible manifeste obstinément, bien au-delà de la perte de leur valeur d'usage, la durée, voire l'éternité des ruines, leur victoire sur la fuite irrémédiable du temps⁴³ ».

Gentis (1569) », in *Villes en ruine*, op. cit., p. 210-233; Arthur J. DiFURIA, *Maarten van Heemskerck's Rome. Antiquity, memory, and the cult of ruins*, Leyde/Boston, Brill, 2019; Bryan S. TURNER, « Ruine und Fragment. Anmerkungen zum Barockstil », in Willem VAN REIJEN (dir.), *Allegorie und Melancholie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1992, p. 202-219.

39. Natalie COURAL, *Les Patel : Pierre Patel, 1605-1676, et ses fils. Le paysage de ruines à Paris au XVII^e siècle*, Paris, Arthena, 2001.

40. Voir Emilia CALBI, « Il gran teatro delle rovine », in Emilia CALBI et Anna OTTANI CAVINA (éd.), *La pittura del paesaggio in Italia. Il Settecento*, Milan, Mondadori Electa, 2005; Lorenzo LATTANZI, « Villes en ruine au XVIII^e siècle. Le goût des ruines entre expérience et imagination », in *Villes en ruine*, op. cit., p. 234-257, et *infra*.

41. « Ruine, se dit en Peinture de la représentation d'édifices presque entièrement ruinés. De belles ruines. On donne le nom de ruine au tableau même qui représente ces ruines » (*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, vol. XIV, Neufchâtel, S. Faulche, 1765, p. 433). Cette signification particulière serait-elle le fruit d'une évolution du siècle des Lumières? Dans sa première édition (1694), le *Dictionnaire de l'Académie française* ne la mentionne pas en tout cas. La ruine, y lit-on, signifie, dans son sens premier, « cheute, destruction d'un bastiment. [...] ce bastiment est en ruine. tombe en ruine, s'en va en ruine. on le laisse en ruine. la ruine d'un Chasteau, d'une tour, d'une ville. [...] Ruines au pluriel, signifie Les debris d'un bastiment abattu. On y voit encore des vieilles ruines. les ruines de Troye. les ruines du Collisée. de belles ruines. [...] enseveli sous les ruines. accablé des ruines ». De là, l'usage du terme au figuré : « Ruine, signifie aussi La perte du bien, des richesses. Cette affaire a causé sa ruine, la ruine de sa maison, sa ruine totale, entiere. il travaille luy-mesme à sa ruine. la ruine de l'Estat, d'une Province, d'une famille. Il se dit encore de la perte de l'honneur, de la reputation, du credit, &c. C'a esté la ruine de son honneur, de sa reputation. [...] On appelle aussi quelquefois Ruine, La cause de la ruine mesme. C'est une ruine que les procez, que le jeu. Helene a esté la ruine de Troye. les excez, les desbauches sont la ruine de la santé » (*Le Dictionnaire de l'Académie Française, dédié au Roy*, t. 2, Paris, J.-B. Coignard, 1694, p. 426). L'*Encyclopédie*, en revanche, fait en outre état d'une sorte d'anoblissement du terme qui rime parfaitement avec la ruine sujet de la peinture : « Ruine ne se dit que des palais, des tombeaux somptueux ou des monumens publics. On ne diroit point ruine en parlant d'une maison particulière de paysans ou bourgeois; on diroit alors *bâtimens ruinés* » (*Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences*, vol. XIV, op. cit.).

42. « Le regard d'Albano était dirigé vers la plus belle ruine de son temps, – en exemptant la terre elle-même – c'est-à-dire vers l'Italie », JEAN PAUL, *Titan*, 90. Zykel (*id.*, *Werke in drei Bänden*, éd. Norbert Miller, Munich, Hanser, 1969, vol. II, p. 414) (« Seit dem vertilgen Bunde [...] war Albanos Auge nach der schönsten Ruine der Zeit – wenn man die Erde selber ausnimmt –, nach Italien gerichtet, und sein verletzter Blick hielt an diesem neuen Portale seines Lebens fest, das ihm vor das Schönste und Grösste, was Natur und Menschen schaffen können, führen sollte »; c'est nous qui soulignons).

43. S. SETTIS, *Le futur du classique*, op. cit., p. 126-127. Voir également *id.*, « Nécessité des ruines. Les enjeux du classique », *European Review of History/Revue européenne d'histoire*, 18, 2011, p. 717-740; et Alain SCHNAPP, « Les ruines entre permanence et impermanence », in *Villes en ruine*, op. cit., p. 56-71; *id.*, « What is a Ruin? The Western Definition », *Know. A Journal of the Formation of Knowledge*, 2, 2018, p. 155-173.

Les significations qui en découlent sont multiples mais jaillissent principalement entre deux pôles. D'une part, la présence de l'absence incarnée par la ruine rappelle l'état de perte incommensurable, de perte des affaires humaines. D'autre part, elle est la promesse en continu d'une récupération possible, voire d'un retour de cet absent, ou d'une régénération. Entre ces deux pôles se déploie toute la richesse des lectures auxquelles se prête la symbolique des ruines, sachant que les deux pôles évoqués ne sont pas opposés de façon « exclusive ». Les mêmes ruines peuvent comporter simultanément, aux yeux des mêmes spectateurs, les *deux* dimensions de sens. Aussi l'on comprend sans mal que cette tradition interprétative a pu être d'autant plus puissante qu'en Occident elle est fortement tributaire des traditions religieuses chrétiennes au sein desquelles la présence de l'absent, celle du corps du Christ, s'inscrit dans les fondements mêmes de la croyance⁴⁴. Il s'agit là d'une connotation de sens qui, sans doute, assure sa présence indépendamment de la question de savoir si la représentation individuelle de tel ensemble « ruiné » transporte *expressément* un message chrétien.

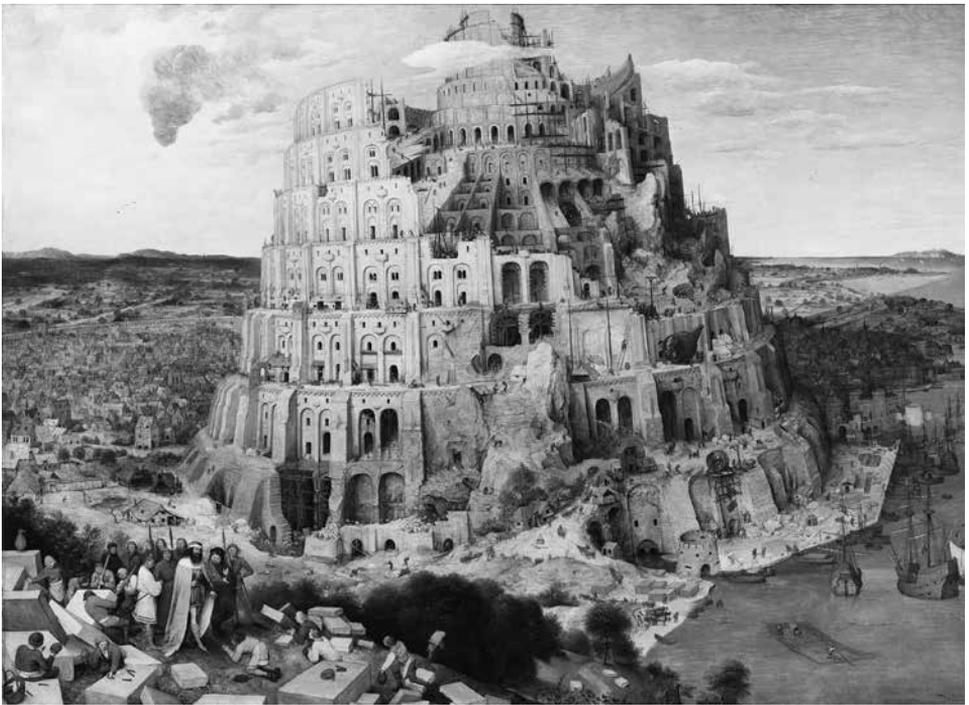


Fig. 3. – Cornelis Anthonisz, *Destruction de la tour de Babel* (estampe, 1547).

Attribuer aux ruines une signification de ce dernier type a, bien entendu, une longue tradition en Occident, les ruines se prêtant parfaitement à illustrer l'idéal

44. Serait-ce peut-être aussi pour cela que, déjà pendant la Renaissance, les descriptions des ruines par les humanistes sont fortement « anthropocentrique » ? Voir à ce sujet les remarques rapides de Luke MORGAN, « “Anciently modern and modernly ancient”: ruins and reconstructions in sixteenth-century Italian landscape design », *Studies in the History of Gardens & Designed Landscapes. An International Quarterly*, 36, 2016, p. 261-271 (pour la citation, et quelques exemples, p. 269).

chrétien du *contemptus mundi* et la dénonciation de la *vanitas*. Sous forme du mythe de la tour de Babel, la Bible elle-même contenait des « matériaux » propices à transporter une telle morale. De manière plus « historicisante », on l'a vu, les ruines antiques servaient aussi à représenter la victoire du christianisme sur le paganisme.

Il est vrai qu'au seuil de la modernité, depuis la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les tendances de ce type semblent s'affaiblir au bénéfice de significations davantage « intra-mondaines », voire opposées à la religion et/ou ses représentants sur terre. De ce point de vue, ce n'est sans doute pas qu'une coïncidence si, lorsque Edward Gibbon, dans son œuvre monumentale *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, publié successivement entre 1776 et 1789, thématise les raisons de la chute de l'Empire romain, il y livre comme une confirmation historique du motif de l'éclosion du christianisme dans les ruines de l'Antiquité : « [A] pure and humble religion [...] erected the triumphant banner of the Cross on the ruins of the Capitol⁴⁵. » Il le fait toutefois en inversant l'évaluation des données : conjointement avec les barbares, les chrétiens sont les principaux responsables de la chute d'une civilisation hautement développée, entraînée ensuite dans une succession de siècles des plus obscurs⁴⁶.

Parallèlement se multiplient les témoignages attestant une identification des ruines avec des régimes politiques désuets, ou du moins, comme chez Diderot, avec l'avenir des palais des puissants du présent, habités un jour par les pauvres⁴⁷. Dans *Les Brigands* (1781) de Schiller, par exemple, les ruines évoquées sont certes celles du château des ancêtres des comtes de Moor – (« *die allgemeine Sage geht, dasz die Gespenster meiner Väter in diesen Ruinen rasselnde Ketten schleifen, und in mitternächlicher Stunde ihr Totenlied raunen* », raconte ainsi le vieux Maximilian Moor, emprisonné par son propre fils Franz⁴⁸) –, mais il est évident que cette évocation de ces racines familiales, « ruineuses » et lugubres, n'est pas sans jeter un discrédit plus général sur la noblesse en tant que telle. Dans *Guillaume Tell* (1804), les ruines incarnent à l'évidence un régime désormais révolu : « *Aus diesem Haupte, wo der Apfel lag/Wird Euch die neue bessere Freiheit grünen* », prophétise Attinghausen à l'heure de sa mort (qui semble symboliser aussi celle de son état, les nobles ne participant pas à la rébellion des paysans suisses) : « *[D]as Alte stürzt; es ändert sich die Zeit/und neues Leben blüht aus den Ruinen⁴⁹*. »

Dès 1789, les gravures prorévolutionnaires circulent qui identifient les ruines avec les palais – démolis – des états privilégiés de l'Ancien Régime⁵⁰. Dans une de ces œuvres, publiée dès le mois d'avril, dans le contexte de la convocation des états

45. Gibbons *Decline and Fall of the Roman Empire*, 6 vol., Londres/New York, J. M. Dent & Sons/E. P. Dutton, 1910, vol. 1, p. 430.

46. Propos développés notamment dans les chapitres xv et xvi de l'œuvre (*ibid.*, p. 430-500; vol. 2, p. 1-69).

47. Voir Nina L. DUBIN, « Ruine », in Rolf REICHARDT (éd.), *Lexikon der Revolutions-Ikonographie in der europäischen Druckgraphik*, Münster, GHEMA, 2017, vol. 3, p. 1730-1741, ici p. 1730-1732. Pour d'autres aspects de ces tendances, voir Hans OTTOMEYER, « Bildwelten des Untergangs zur Zeit Ludwigs des XVI. (1774-1789) », in Peter HOERES, Armin OWZAR et Christina SCHRÖER (dir.), *Herrschaftsverlust und Machtverfall*, Munich, Oldenbourg, 2013, p. 111-122.

48. Friedrich von SCHILLER, *Die Räuber*, IV, 5 (« Jamais pied mortel n'approche ce désert; car on dit que les esprits de mes pères traînent des chaînes bruyantes sur ces ruines, et hurlent leurs chants de mort à l'heure de minuit », SCHILLER, *Les Brigands*, Drame en cinq actes, Paris, Aux Bureaux de la Publication, 1867, p. 147).

49. *Id.*, *Wilhelm Tell*, IV, 2 (« De ce front où [...] / La pomme fut placée, une aurore nouvelle / Naîtra pour nous ! Mon âge à jamais va mourir / Sur ses débris je vois la liberté fleurir » : *Guillaume Tell. Drame de Schiller*, par Jules Mulhauser, Genève, É. Carey, 1852, p. 166).

50. Pour l'usage des ruines comme motif de l'icongraphie révolutionnaire, voir N. L. DUBIN, « Ruine », art. cité.

généraux, l'on voit un cortège funèbre sortir de l'un de ces palais en portant un cercueil orné de tous les insignes de la noblesse et du haut clergé, alors que la procession elle-même est composée de personnes des plus joyeuses fêtant l'événement : il s'agit, en effet, des obsèques du « grand et puissant seigneur des abus⁵¹ ».



FIG. 4. – *Convoy de très haut et très puissant seigneur des abus. Convoy de très haut et très puissant seigneur des abus : mort sous le règne de Louis XVI ce quatre may 1789*, recueil. Collection de Vinck, *Un siècle d'histoire de France par l'estampe, 1770-1870*, vol. 17 (pièces 2760-2907).

Source : Wikimedia Commons.

Dans les années qui suivirent, la Révolution allait aussi revendiquer et mettre à l'œuvre la destruction de nombreux palais bien réels, pris pour incarnations du régime féodal⁵². De même, elle allait fêter la fin de l'Ancien Régime en prenant comme décor des ruines. Il s'agissait en particulier de celles de la Bastille, symbole par excellence du règne despotique qui avait été abrogé⁵³. Aussi les fêtes célébraient-elles en même temps le nouveau régime ainsi créé – des tableaux vivants, ensuite diffusés sous forme de gravures, montrant ainsi une « Fontaine de la régénération Élevée sur les Ruines de la Bastille » ou encore « La Liberté assise sur les Ruines de la Tyrannie Place de la

51. Sur cette gravure, voir Verena KÜMMEL, « Leichenzug », in *Lexikon der Revolutions-Ikonographie*, op. cit., vol. 2, p. 1388-1401, ici p. 1393 sq.

52. Voir, pour des exemples, Louis RÉAU, *Histoire du vandalisme. Les monuments détruits de l'art français*, édition augmentée, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 340-352 ; voir également les actes du colloque *Révolution française et « vandalisme révolutionnaire »*, op. cit., ainsi que la contribution de Roger BAURY dans ce volume.

53. Voir Mona OZOUF, *La fête révolutionnaire 1789-1799*, Paris, Gallimard, 1976 ; les travaux, cités supra, de H.-J. LÜSEBRINK et R. REICHARDT, ainsi qu'en dernier lieu, la récente synthèse de ce dernier, « Bastille », in *Lexikon der Revolutions-Ikonographie*, op. cit., vol. 1, p. 533-554.

Revolution⁵⁴ » –, le tout dans « la joie la plus pure, quoique mêlée d'une teinte de Mélancolie » (car : « À la descente dans les Fossés, on découvroit des restes de Cachots, Asile des victimes du despotisme »)⁵⁵. D'un point de vue formel, l'agencement de la fête semble copier à la lettre le motif de l'écllosion du christianisme dans les ruines de l'Antiquité païenne, mais le message religieux est bien remplacé ici par un autre, de nature politique. Ce langage symbolique pouvait aussi être employé, occasionnellement, à soutenir des messages politiques particuliers, générés par l'actualité. Une gravure commentant l'« Époque du 10. Août 1792 » exposait ainsi « Le Génie des Français [qui] réveille la France assoupie sur les ruines de la Bastille, et lui montre le Roi qui sous l'emblème d'un serpent est prêt à s'élancer sur elle⁵⁶ ».



4885

FIG. 5. – *Époque du 10. Août 1792 : Le Génie des Français réveille la France.*
Collection de Vinck, *op. cit.*, vol. 29, pièce 4885.

54. *Vue des six différentes stations de la fête de l'unité et de l'indivisibilité de la République*, première et troisième station, Collection de Vinck, *op. cit.*, vol. 45, pièce 6171 : À Paris, chez Villeneuve, ca 1793.

55. *Bal, illumination champêtre sur les ruines de la Bastille, les 18, 19 et 20 juillet 1790* (Collection de Vinck, pièce 3856).

56. Collection de Vinck, *op. cit.*, vol. 29, pièce 4885.

Plus généralement se produit ainsi un glissement du sacré vers le profane ou du religieux vers le politique. L'Église, au sens abstrait du terme, est remplacée par l'Humanité et la Croix sur le Golgotha par la Bastille en ruine, comme symbole de mort (de l'Ancien Régime) et de régénération. Les pierres de celle-ci seront soit réutilisées comme matériaux soit conservées comme de précieuses reliques et envoyées dans les départements comme témoignages de la fin de la féodalité.

Dans l'imaginaire français, à un degré moindre dans celui d'autres pays occidentaux, la Révolution constitue une rupture décisive. Désormais il y avait un « avant », définitivement disparu, et un « après », l'entrée dans une ère nouvelle. Néanmoins les contre-révolutionnaires, à l'origine du romantisme, imaginaient qu'il était possible de restaurer les institutions traditionnelles, la dynastie au pouvoir et la société hiérarchisée.

Naturellement, la Révolution n'a pas eu que des adeptes. Chez ceux qui y étaient opposés le symbolisme des ruines pouvait tout à fait se doter de nouveau d'un sens religieux ; on l'a vu à propos des ruines gothiques. De même, les critiques de la Révolution au XIX^e siècle allaient surtout, nous le verrons encore, dénoncer celle-ci comme étant elle-même la productrice incessante de ruines au plus grand dommage des civilisations. À partir de là, deux traits semblent particulièrement caractéristiques de l'usage symbolique des ruines à l'époque contemporaine. En premier lieu se perd de plus en plus le versant « optimiste » de ce même symbolisme qui prêtait à la ruine un potentiel de régénération évident, voire une promesse cachée de salut. Bien entendu, ce versant ne disparaît jamais entièrement. N'a-t-on pas, bien au contraire, reproché par exemple à la génération de la « *Stunde Null* » (« année zéro ») en Allemagne, de vouloir oublier au plus vite le passé, attitude traduisant une incapacité quasiment d'ordre pathologique de faire le deuil, dont le refus de mémoriser les souffrances vécues dans les ruines des villes allemandes saccagées par les bombardements des Alliés faisait partie intégrante⁵⁷ ? Au lieu de cela, même la jeune RDA n'a pas hésité à célébrer sa création sous la forme d'un hymne national, œuvre de Johannes R. Becher (pour le texte) et de Hans Eisler, dont les premiers vers chantaient la jeune nation comme « ressuscitée des ruines » (« *aufgestanden aus Ruinen* »), au même titre que le Christ était ressuscité après la crucifixion⁵⁸.

En Allemagne de l'Ouest, les tendances ne furent guère différentes. La préface d'une collection de dessins à la plume représentant les ruines de Cologne (et surtout celles des églises de la ville) conjurait ainsi, dans un jargon heideggérien mais aux perspectives expressément chrétiennes, le sort d'une ville, annihilée mais prête à ressusciter : « Mais Cologne n'est pas morte. Encore que la grandeur visible se soit éteinte, le sol sur lequel était fondée cette grandeur nous reste. Dans sa profondeur maternelle sommeillent les germes d'une nouvelle vie [...]. Un nouveau printemps naîtra de la caducité du passé⁵⁹. »

57. Alexander et Margarete MITSCHERLICH, *Die Unfähigkeit zu trauern. Grundlagen kollektiven Verhaltens*, Munich, Piper, 1967 (trad. franç. : *Le Deuil impossible*, Paris, Payot, 1967) ; Winfried G. SEBALD, *Luftkrieg und Literatur*, Munich, Hanser, 1999 (*De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, Arles, Actes Sud, 2004). Voir David F. CREW, *Bodies and Ruins: Imagining the Bombing of Germany, 1945 to the Present*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2017.

58. Pour le texte intégral : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Aufgestanden_aus_Ruinen] ; pour le contexte historique, voir, par exemple, l'étude récente de Paul STANGL, *Risen from Ruins. The Cultural Politics of Rebuilding East, Berlin*, Stanford, Calif., Stanford University Press, 2018.

59. *Colonia Deleta*, Federzeichnungen von Heinrich Schröder, Cologne, Balduin Pick Verlag, s. d. (1947?), p. 10 (« *Wenn auch die sichtbare Herrlichkeit geschwunden, der Boden, auf dem diese Herrlichkeit stand, ist uns geblieben. In seiner mütterlichen Tiefe schlummern die Keime neuen Lebens [...] Neuer Frühling wird aus der Vergängnis sprossen* »).

L'on comprend naturellement qu'à peine issus des désastres de la Seconde Guerre mondiale, les survivants allaient miser leurs espoirs de façon ostentatoire sur une renaissance. Il reste que, le plus souvent, et surtout avec la distance grandissante par rapport aux événements mémorisés, la modernité imaginera ses ruines mémorables – des tranchées de la Première Guerre mondiale à l'église de la Mémoire à Berlin, d'Oradour-sur-Glane aux restes du mur de Berlin – sous l'enseigne des horreurs subies par les hommes *sans* que l'idée d'une renaissance « positive » y soit inhérente. Le seul « projet d'avenir » qui émane de ces restes est ainsi l'impératif moral de tout faire afin d'éviter, dans le futur, de semblables catastrophes, tout en sachant que rien n'assure que cet espoir saisisse bien le sens caché des événements du passé.



FIG. 6. – Vue du centre de Rotterdam au lendemain des bombardements allemands (1940).



FIG. 7. – Vue de Hambourg (1945).



FIG. 8. – Séquence de Roberto Rossellini, *Allemagne année zéro* (1948).

Dans ses célèbres thèses « sur le concept de l'histoire », Walter Benjamin a bien intégré les ruines dans un modèle de l'évolution historique qui inversait complètement les téléologies optimistes de la pensée eschatologique en Occident⁶⁰ :

« Il existe un tableau de Klee qui s'intitule "Angelus Novus". Il représente un ange qui semble sur le point de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'histoire. Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait s'attarder, réveiller les morts et rassembler ce qui a été démembré. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès⁶¹. »

60. Karl LÖWITH, *Weltgeschichte und Heilsgeschehen. Die theologischen Voraussetzungen der Geschichtsphilosophie*, Stuttgart, Kohlhammer, 1953 (éd. franç. : *Histoire et salut : les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 2002) ; Jacob TAUBES, *Abendländische Eschatologie*, Berne, Francke, 1947 (éd. franç. : *Eschatologie occidentale. Précédé de La flèche des amis : la guérilla herméneutique de Jacob Taubes*, Paris, Éditions de l'Éclat, 2009).

61. Walter BENJAMIN, « Sur le concept de l'histoire », in *id.*, *Œuvres*, vol. III, Paris, Gallimard, p. 434 (thèse IX) ; édition allemande in *id.*, *Gesammelte Schriften*, vol. I-2, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1980, p. 697-698 (« *Es gibt ein Bild von Klee, das Angelus Novus heißt. Ein Engel ist darauf dargestellt, der aussieht, als wäre er im Begriff, sich von etwas zu entfernen, worauf er starrt. Seine Augen sind aufgerissen, sein Mund steht offen und seine Flügel sind ausgespannt. Der Engel der Geschichte muß so aussehen. Er hat das Antlitz der Vergangenheit zugewendet. Wo eine Kette von Begebenheiten vor uns erscheint, da sieht er eine einzige Katastrophe, die unablässig Trümmer auf Trümmer häuft und sie ihm vor die Füße schleudert. Er möchte wohl verweilen, die Toten wecken und das Zerschlagene zusammenfügen. Aber ein Sturm weht vom Paradiese her, der sich in seinen Flügeln verfangen hat und so stark ist, daß der Engel sie nicht mehr schließen kann. Dieser Sturm treibt ihn unaufhaltsam in die Zukunft, der er den Rücken kehrt, während der Trümmerhaufen vor ihm zum Himmel wächst. Das, was wir den Fortschritt nennen, ist dieser Sturm* »).

Les ruines sont un sujet qui a occupé Benjamin dans toutes les étapes essentielles de son œuvre, depuis ses analyses du *Trauerspiel* allemand baroque jusqu'aux études consacrées à Baudelaire. Aussi les sources de la conception de l'histoire proposée dans la thèse citée sont-elles multiples – allant de l'*Apocalypse*, du messianisme juif et d'un hommage au *tempus edax rerum* d'Ovide jusqu'aux œuvres artistiques de l'avant-garde de son temps, des poètes du baroque jusqu'à l'auteur des *Fleurs du mal* et des *Paradis artificiels*⁶². Sans doute, quant aux ruines elles-mêmes et à leurs représentations, Benjamin a-t-il pu s'inspirer également de ces visions (dans le genre du capriccio) qui apparaissent depuis le XVIII^e siècle chez divers artistes, en partie spécialistes de la représentation des ruines, qui anticipent, pour des édifices de l'époque (le Louvre, chez Hubert Robert ; la banque d'Angleterre, chez Joseph Gandy), voire pour des villes entières (une vue de Londres, chez Gustave Doré), l'état de leur future mise en ruine⁶³.



FIG. 9. – Joseph Gandy, *La banque d'Angleterre en ruines* (1830).
Source : Wikimedia Commons.

Dans ces anticipations surgit en tout cas le deuxième trait caractéristique des ruines à l'ère de la modernité : elles s'émancipent progressivement de la ruine antique. La promotion des ruines médiévales depuis le XVIII^e siècle n'est, de ce point de vue, qu'une première étape d'un processus plus large qui mène à ce que chaque époque puisse retenir désormais ses propres ruines qu'elle tient pour dignes de mémoire

Édition critique la plus complète: W. BENJAMIN, *Über den Begriff der Geschichte, Werke und Nachlass – Kritische Gesamtausgabe*, vol. 19, éd. Gérard Raulet, Berlin, Suhrkamp, 2010.

62. Voir Peter BULTHAUP (dir.), *Materialien zu Benjamins Thesen „Über den Begriff der Geschichte“, Beiträge und Interpretationen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1975 ; Ralf KONERSMANN, *Erstarrte Unruhe. Walter Benjamins Begriff der Geschichte*, Francfort-sur-le-Main, Fischer, 1991 ; Marc BERDET, « L'Ange de l'Histoire. Walter Benjamin ou l'apocalypse méthodologique », *Socio-Anthropologie*, 28, 2013, p. 47-63 ; Jean-François HAMEL, « Les ruines du progrès chez Walter Benjamin. Anticipation futuriste, fausse reconnaissance et politique du présent », *Protée*, 35, 2007, p. 7-14 ; Michael Löwy, *Walter Benjamin. Avertissement d'incendie. Une lecture des thèses « Sur le concept d'histoire »*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.

63. L. LATTANZI, « Villes en ruine au XVIII^e siècle », art. cité.

– d’autant que la progression du temps ne cesse d’en produire de nouvelles. Au-delà des restes qui rappellent les horreurs de la guerre ou des régimes politiques néfastes l’on trouve aussi mémorisées des ruines à connotation plus ambiguë, pas nécessairement négative, telles les ruines de l’ère industrielle, en Europe comme aux États-Unis, depuis la Völklinger Hütte dans la Sarre jusqu’aux vestiges de type analogue de la « *manufacturing belt* », devenue « *rust belt* » depuis la fin des années 1970, comme à Detroit⁶⁴ (voir cahier couleur, fig. 2).



FIG. 10. – Völklinger Hütte.

Source : *Völklinger Hütte*. Foto: Klaus Nahr/CC BY-SA 2.0.

Aux États-Unis notamment, sans doute parce que dépourvus de l’héritage archéologique classique, cette dernière tendance allait de pair avec un intérêt grandissant pour l’ensemble des lieux abandonnés que les processus de modernisation ne cessaient de produire, intérêt institutionnalisé en quelque sorte sous le vocable de l’« *urbex* » (pour « *urban exploration* ») qui allait vite trouver des adeptes également en Europe⁶⁵, non sans politisation, dans certains cas. Encore récemment, on a ainsi voulu aborder l’histoire de la RDA en parcourant les lieux abandonnés qui la rappellent – autant de sites, sans doute, d’une future mémorisation de ruines⁶⁶.

64. Voir Kerstin BARNDT, « “Memory traces of an abandoned set of futures”: industrial ruins in the postindustrial landscapes of Germany », in Julia HELL et Andreas SCHÖNLE (éd.), *Ruins of Modernity*, Durham (N.C.), Londres, Duke University Press, 2010, p. 270-293 ; Dora APEL, *Beautiful Terrible Ruins. Detroit and the Anxiety of Decline*, New Jersey, Rutgers University Press, 2015 ; Jon C. Teaford, *Cities of the heartland. The rise and fall of the industrial Midwest*, Bloomington, Indiana University Press, 1993.

65. Martin TEN BOUWHUIJS, *The World of Urban Decay*, Atglen, PA, Schiffer, 2013 ; Paul DOBRASZCZYK, *The Dead City. Urban Ruins and the Spectacle of Decay*, Londres/New York, I. B. Tauris, 2017 ; pour une sorte de préhistoire suggérant que « *visions of modern cities in ruins were not necessarily expressions of cultural skepticism or nihilism, or even of antipathy towards modernity or urbanism as such* », Nick YABLON, *Untimely Ruins: an Archaeology of American Urban Modernity, 1819-1919*, Chicago (Ill.)/Londres, University of Chicago Press, 2009 (pour la citation, p. 3).

66. Nicolas OFFENSTADT, *Urbex RDA : l’Allemagne de l’Est racontée par ses lieux abandonnés*, Paris, Albin Michel, 2019.



FIG. 11. – Michigan Central Station (gare abandonnée depuis 1988).



FIG. 12. – Friche industrielle, en bordure du canal de la Deule (Nord-Pas-de-Calais).

Source : Wikipédia.

Si la diversification des ruines conservées car tenues pour dignes de mémoire ainsi que la perte de la valeur utopique de ces restes semblent donc bien constituer des marques novatrices essentielles du traitement des ruines depuis le XIX^e siècle, ce n'est naturellement pas ignorer que, parallèlement, les restes plus anciens retiennent toujours, et sans doute plus que jamais, l'attention. Celle-ci est certes tout d'abord,

désormais, d'ordre archéologique. Conservation et exploitation des sites se font selon des principes qui se veulent scientifiques. Mais l'exposition dans les musées telle qu'elle émerge dès l'époque moderne en trouvant son plein établissement depuis le XIX^e siècle ne représente-t-elle pas à son tour une forme de vénération (connotations religieuses comprises), voire une certaine forme de sacralisation laïque⁶⁷ ? Cette patrimonialisation des ruines classiques aurait-elle pour contrepartie une « dépolitisation » de ces mêmes objets ? Rien n'est moins sûr, et ce tout d'abord sur le plan international. Les actes iconoclastes terroristes des talibans et des adeptes d'Al-Qaïda dirigés contre des sites archéologiques de plus haute valeur, monuments du patrimoine mondial de l'humanité, montrent bien l'inverse. En même temps, les ruines « modernes » – celles produites par la guerre et la barbarie, documentés par journalistes et photographes – continuent de mobiliser l'opinion publique au fur et à mesure que l'actualité les produit, à Sarajevo, Mogadiscio ou en Syrie.

Enfin, d'autres sites abandonnés, déjà croisés plus haut – les restes que ne cessent de créer les processus de modernisation, en Occident ou ailleurs –, ne sont pas sans comporter des aspects éminemment politiques. Ainsi de ces « humbles ruines d'anonymes périphéries urbaines en train de mourir », dont parle Salvatore Settis dans la contribution qui clôt ce livre. « Sans histoire, sans dignité particulière, sans pouvoir évocateur [...] pourtant [...] capables d'écraser les êtres humains qui y déambulent, désemparés et impuissants », ces ruines sont autant de témoignages des processus de désagrégation des grandes villes, des mégapoles de nos jours, qui à leur tour, comme le suggère le même auteur, ne sont plus, par les déformations qu'elles entraînent, que les ruines du modèle de la ville classique, base de notre civilisation. Décidément, l'ange de l'histoire que conjure Benjamin n'est pas prêt à abandonner son œuvre encore que ses cibles puissent changer de nature au fil du temps.

Des reliques aux ruines

Cet ouvrage présente les actes d'un colloque qui s'est tenu à Rome en 2016 et a considéré les ruines, au même titre que les reliques précédemment étudiées⁶⁸, comme éléments du langage non verbal de la politique. Les deux sujets – reliques et ruines – sont en effet étroitement liés, et pas seulement parce qu'il s'agit à chaque fois de restes du passé. Les affinités sont telles qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer les deux objets – même si les *mots* employés à leur propos ne semblent guère se confondre⁶⁹. Dans un sens, la ruine n'est autre, en effet, qu'une *relique* d'un ensemble intégral désormais perdu, et des parties émanant d'elle peuvent en même temps susciter des

67. Krzysztof POMIAN, *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 1987 ; Salvatore SETTIS, « Des ruines au musée. La destinée de la sculpture classique », *Annales ESC*, 48, 1993, p. 1347-1380.

68. A. BURKARDT et J. GRÉVY (éd.), *Reliques politiques*, op. cit.

69. Une enquête approfondie sur le champ sémantique qui s'étend des reliques aux ruines dans les différentes langues, anciennes et modernes, fait partie des *desiderata* dans le domaine de recherche qui nous occupe ici. Pour une exploration de l'usage de ces termes au XVIII^e siècle, voir Alain SCHNAPP, « Ruines du monde classique et ruines des temps archaïques face aux Lumières », in Heribert TOMMEK et al. (dir.), *Europäische Regelsysteme des Klassischen: Zur Funktion der Klassik-Referenz in Literatur, Archäologie, Architektur und Kunst im 17. und 18. Jahrhundert*, Regensburger Klassikstudien, Regensburg, Schnell & Steiner, 2020, p. 81-96 ; pour une enquête sur les différents objets en jeu dans le domaine de la fiction, voir l'étude suggestive de Francesco ORLANDO, *Les objets désuets dans l'imagination littéraire. Ruines, reliques, raretés, rebus, lieux inhabités et trésors cachés*, Paris, Classiques Garnier, 2013.

usages tout à fait analogues à ceux typiques des reliques au sens classique du terme. Ainsi des pierres de la Bastille ou de celles du mur de Berlin⁷⁰. Et ne parle-t-on pas, *expressis verbis*, de « reliques » de certaines batailles devenues lieux de mémoire⁷¹ ?

Inversement, des pièces non corporelles, de nature « archéologique », font partie intégrante de chaque trésor de reliques chrétien, qu'il s'agisse de parties de la croix, de pierres du Mont Sinaï ou de débris trouvés proches du tombeau du Christ à Jérusalem (supposés avoir été en contact avec lui⁷²). En outre, l'un des plus grands pèlerinages de l'époque moderne n'avait-il pas pour principal objet de vénération la chambre de la Vierge, transportée miraculeusement en Occident à la fin du Moyen Âge⁷³ ? Reliques et ruines peuvent aussi constituer les différentes composantes de certains lieux de mémoire, ou d'un patrimoine qui dans son ensemble est jugé digne de conservation, héritage qui peut se trouver mobilisé, dans certains cas, afin de mieux justifier les privilèges de certains lieux face à d'autres⁷⁴. Parfois, reliques et ruines, composées dans ces lieux, sont d'une origine divergente ; parfois celle-ci est commune. Il suffit de penser, pour ce dernier cas de figure, aux catacombes romaines, réservoir quasiment inépuisable de reliques de martyrs, mais aussi ruines vénérables en elles-mêmes (parce que cimetières des premiers chrétiens, martyrs par définition), dont l'exploration est aux origines de l'archéologie chrétienne⁷⁵.

Dans le riche répertoire des emblèmes et signes de la politique, il pourrait donc sembler à première vue que les reliques et les ruines politiques occupent la même place et remplissent peu ou prou un rôle similaire. Les deux n'expriment-elles pas l'identité idéologique de ceux qui les vénèrent et ne permettent-elles pas aux détenteurs d'un pouvoir, religieux comme civil, de légitimer leur autorité ? En effet, ruines et reliques tournent le regard vers le passé, entretiennent la mémoire, suscitent la vénération,

70. Pour la diffusion des pierres de la Bastille, à la fois œuvre de propagation et entreprise de marchandisation, voir notamment H. BOCHER, *Démolir la Bastille*, op. cit. ; pour le mur de Berlin, Frederick BAKER, « The Berlin Wall: Production, Preservation and Consumption of a 20th-Century Monument », *Antiquity*, 67, 1993, p. 709-733 ; Nicole COLIN, Corine DEFRANCE et al. (éd.), *Le Mur de Berlin : histoire, mémoires, représentations*, Bruxelles, Peter Lang, 2016.

71. Voir à titre d'exemple, *Normandie 44 et les reliques de la bataille : collector guide Hermann Historica*, Bayeux, Heimdal, 2009 ; Gilles BERNARD et Gérard LACHAUX, *Waterloo : les reliques*, Paris, Histoire & Collections, 2005, p. 3, à propos des « objets qui ont réellement "fait" Waterloo » (« leur capital émotionnel reste toujours intact, du célébrissime chapeau de Napoléon au bouton d'uniforme du plus obscur des soldats d'infanterie. Les musées officiels et les collections particulières recèlent encore nombre de ces objets. Anciens trophées ramassés au lendemain des combats, souvenirs de famille que les générations ont pieusement conservés. L'analyse minutieuse de ces reliques nous apprend souvent bien des choses ignorées des livres d'Histoire ») ; voir également, à ce propos, la contribution de Gilles MALANDAIN dans ce volume.

72. Voir, par exemple, Heidrun KREUTZER et Michael MATHEUS, « Unterwegssein im späten Mittelalter: als Pilger im Heiligen Land und im Michaelsheiligtum auf dem Monte Gargano », in Franz J. FELTEN et al. (éd.), *Ein gefüllter Willkomm. Festschrift für Knut Schulz zum 65. Geburtstag*, p. 323-366, en particulier, p. 347-351 ; Michael GRÜNBART, « Was bringt man aus dem Heiligen Land mit? : Erinnerungen, Andenken und Spolien aus dem byzantinischen Osten », in Meta NIEDERKORN-BRUCK (éd.), *Ein Heiliger unterwegs in Europa: tausend Jahre Koloman-Verehrung in Melk (1014-2014)*, Vienne etc., Böhlau, 2014, p. 263-278.

73. Voir en dernier lieu Karin VÉLEZ, *The Miraculous Flying House of Loreto. Spreading Catholicism in the Early Modern World*, Princeton/Oxford, Princeton University Press, 2019.

74. Voir à ce propos la contribution de Raquel ALONSO ÁLVAREZ dans ce volume.

75. Voir les contributions sur ce sujet dans *Reliques romaines. Invention et circulation des corps saints des catacombes*, op. cit., les nombreuses études importantes de Massimo GHILARDI, dont « Le catacombe di Roma dal Medioevo alla Roma sotterranea di Antonio Bosio », in *Studi Romani*, XLIX, 2001, p. 27-56 ; *Saeculum sanctorum. Catacombe, reliquie e devozione nella Roma del Seicento*, Rome, Luoghinteriori, 2020, ainsi que l'étude récente de Chiara CECALUPO, Antonio Bosio, *la Roma sotterranea e i primi collezionisti di antichità cristiane*, 2 vol., Città del Vaticano, Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana, 2020.

entretiennent la certitude que l'engagement des militants à la suite de leurs chefs est juste puisque des précurseurs remarquables les ont précédés et que le combat qu'ils mènent est sans merci. Les détenteurs du pouvoir, comme les leaders qui aspirent à l'exercer, proclament qu'un objet est une relique et qu'un amas de pierres est une ruine, détruisent les uns qui représentent leurs adversaires, protègent les autres et engagent à les honorer. Leur action est ainsi admirée et leur autorité renforcée puisque la valeur mystique accordée aux reliques comme aux ruines rejaillit en eux.

Ainsi les ruines et reliques ne seraient différenciées que par l'importance qu'elles occupent dans le paysage. Un effet grossissant ferait passer des objets aux monuments. Les ruines ne seraient que des immenses reliquaires qui auraient perdu les objets qu'elles abritaient et qui, par transfert de sens, auraient capté leurs vertus. Par effet de synecdoque, la relique serait une part de la ruine et dispenserait des mérites similaires. Ce qui expliquerait l'attention qui serait portée aux unes comme aux autres.

Et pourtant... À les observer de plus près, à les scruter, les décortiquer, il apparaît que les différences ne sont pas seulement de degré mais également de nature et d'usage.

Notons tout d'abord que les reliques sont initialement religieuses. Le christianisme de l'Antiquité tardive les a associées systématiquement à l'eucharistie, toujours célébrée sur la tombe des saints⁷⁶. Le Moyen Âge fit de la vénération des reliques un rite essentiel⁷⁷. Le catholicisme de la contre-réforme en a fait un point central de la pratique des fidèles et des revenus du clergé⁷⁸. Les reliques ont une valeur intrinsèque, indépendamment de la vertu de ceux qui les possèdent, les échantent ou les vendent. Les reliques sont en effet les restes d'un personnage, ou parfois d'un groupe, qui jouissent d'une admiration sans borne pour l'action que ceux-ci ont accomplie dans le passé. Elles en récapitulent les vertus et sont supposées en transmettre les effets. D'où la pratique de collecte, de multiplication et de distribution. Les autorités civiles se contentent d'emprunter, copier, reproduire ainsi une pratique religieuse ancienne afin de capter à leur profit la renommée des personnages dont ils se disent les héritiers⁷⁹.

Les ruines, quant à elles, sont uniques car elles sont associées à un lieu précis. Ce sont les autorités civiles qui, s'appuyant sur les découvertes des savants, archéologues ou historiens, en donnent un sens politique lorsqu'elles les qualifient, les exhument, les célèbrent, les protègent, les restaurent. Cette signification est par suite plus idéologique. Les ruines sont invoquées pour symboliser une cité, une nation, une civilisation. Leur usage est moins individuel et concerne une communauté. Les militants y puisent des éléments identitaires, s'y rendent en pèlerinage. La nation y trouve ses raisons d'être. Lors des commémorations, organisées par les pouvoirs civils *in situ*, ce qui leur donne plus de force, les discours prennent la forme d'un conte historique, admirant les fondateurs ou refondateurs de la nation, donnant à haïr les ennemis et, surtout, affirmant que ce passé est dépassé, que les cités nouvelles ont relégué définitivement les événements destructeurs dans le registre des mauvais souvenirs.

76. Peter BROWN, *Le culte des saints. Son essor et sa fonction dans la chrétienté latine*, Paris, Le Cerf, 1984.

77. Edina BOZOKY, *La politique des reliques de Constantin à Saint-Louis*, Éditions Beauchesne, janvier 2007.

78. Albrecht BURKARDT (dir.), *L'économie des dévotions. Commerces, croyances et objets de piété à l'époque moderne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

79. Pour une présentation plus différenciée des formes de politisation des reliques, nous nous permettons de renvoyer à A. BURKARDT et J. GRÉVY, « Reliques politiques. Fonctions, usages, transferts de sacralité », in *Reliques politiques*, *op. cit.*, p. 7-31.

Si elles se ressemblent, ruines et reliques politisées ne sont donc pas absolument identiques. Quelles que soient leurs différences de significations et d'usages, les questions que pose ce volume sont assez analogues à celles posées à propos des reliques. Il s'agit donc, d'une part, de faire l'inventaire des différentes « matières » et constellations menant à la valorisation politique de ces restes, en analysant, d'autre part, la signification politique précise que revêt leur « invention », ou encore les multiples sens que révèle sans doute leur réception.

Quel usage politique est-il fait des restes monumentaux du passé, vénérés ou rejetés par les hommes ? Une analyse rapide pourrait se contenter de considérer que le mouvement de vénération des ruines serait l'antidote aux changements des sociétés : préoccupés de conserver les souvenirs, les détenteurs du pouvoir auraient établi par ce moyen une sorte de culte des ancêtres à l'échelle de la nation, qui contribuerait à l'époque contemporaine au processus de sécularisation. Les études et les discussions nourries lors de la rencontre romaine ont permis non seulement de nuancer ce schéma linéaire et univoque mais également de dégager plusieurs lignes de force caractérisant la complexité de l'attitude des pouvoirs relativement aux ruines. Le plan du livre leur rend hommage.

Dans un premier temps seront examinés les processus qui transforment les débris, délaissés, oubliés, enfouis, en ruines admirées, étudiées. Dans un second temps, nous constaterons que certains vestiges, ou même certaines ruines, sont détruits parce qu'ils sont devenus gênants, soit qu'ils évoquent un passé en contradiction avec l'idéologie au pouvoir que les autorités veulent effacer, soit que, très pragmatiquement, en ces temps d'urbanisation modernisatrice, ils constituent des obstacles à l'activité des lieux qui les abritent. Enfin nous observerons, dans un troisième temps, comment les ruines sont sublimées, actualisées par les pouvoirs publics qui se les approprient pour légitimer leur pouvoir et justifier la politique qu'ils mettent en œuvre.

Le premier trait caractéristique que nous voulons relever, qui est perceptible, à des degrés différents, dans presque tous les exemples ici étudiés, est qu'il est absolument nécessaire de distinguer la trace d'un monument du passé qui a été dégradé par les assauts de la nature et parfois des hommes, de la ruine proprement dite. Le débris est voué à disparaître inexorablement, mais il devient ruine lorsqu'il est remarqué par les hommes, qui ne laissent pas le temps aller au terme de son œuvre mais interviennent pour diverses raisons, avec différents objectifs et selon une variété de modalités. La ruine est donc un construit. Elle est le produit du regard que les hommes posent sur les restes d'un édifice, monumental ou statuaire, en un lieu précis, des mots dont ils usent pour le dire et des gestes qu'ils accomplissent à son égard. Dans ce processus de fabrication ou de réappropriation du passé, les intentions politiques interviennent toujours. Ceci est visible dès l'Antiquité : des fragments immémoriaux, comme les ruines d'un palais ou d'une cité déchue, étaient réinterprétés comme des preuves matérielles des événements anciens qui étaient à l'origine de la cité romaine et constituaient une invitation à en célébrer la mémoire (Ph. Akar). Aux ^xⁱ-^{xii}^e siècles, les tombeaux ou les croix autour d'Oviedo rappelaient les luttes que la cité avait menées pour résister aux assauts de ses rivales – Tolède ou Braga – qu'elle avait subis dans le passé (R. Alonso Álvarez). Au ^{xix}^e siècle, les traces ténues de la bataille de Waterloo étaient source d'émotion pour les visiteurs français et anglais (G. Malandain), comme

le furent celles du village de Fleury dans la Somme au lendemain de la Grande Guerre (P. Grandhomme) ou encore celles de la forteresse de Chlisselbourg, à proximité de Saint-Pétersbourg, qui commémorent la « guerre patriotique » (J. Deschepper).

Incontestablement donc, la ruine n'est pas seulement un donné mais est le produit d'un processus de construction, par l'imagination et parfois les mains, lorsque le legs dégradé est l'objet de l'attention. La distance temporelle peut jouer un rôle mais elle n'est pas systématique. Si les matériaux – pierres, tuiles, bois, etc. – sont peu abondants, ce qui importe, c'est le sens qui leur est donné : fondation de Rome, combat héroïque, projet grandiose, etc. Il est même des situations où la ruine est immatérielle et ne subsiste que par les mots, qui étaient donc cruciaux. Ils disaient que le monument n'était plus que décombres, débris, ruine, cendre. Ils décrivaient le malheur qui était survenu et qui l'avait frappé : destruction, incendie, pillage. Ils qualifiaient les responsables : scélérats, barbares, cannibales, monstres, vampires, etc. Par leurs mots, les récits et les descriptions vengeaient les victimes auxquelles, bien souvent, les visiteurs s'identifiaient. Renforçant ou complétant les mots, le langage artistique disait parfois également les ruines. Des gravures, des tableaux ou des œuvres plastiques précisaient le sens que l'artiste leur donnait, invitaient à les contempler, les admirer ou les haïr (A. Norcia). Des films postérieurs à la Seconde Guerre mondiale, qui associent l'enfant à la ruine, soulignaient le scandale de la destruction et suggéraient parfois, dans le même temps, par la représentation d'enfants jouant dans les décombres d'un bombardement, que la vie était la plus forte (S. BouSSION et M. Gardet).

L'on sait que la découverte, le déblaiement ou l'exhumation des vestiges de l'Antiquité joua un rôle non négligeable dans la naissance et le développement de l'humanisme, mouvement qui considérait que ses fondements étaient constitués des ruines, considérées comme des fragments intellectuels aussi bien que matériels légués aux temps présents. La formation des élites reposait sur la connaissance des auteurs latins assortie de la contemplation des ruines, pour ceux qui étaient en mesure d'entreprendre le Grand Tour⁸⁰. Au XVIII^e siècle, les découvertes successives, notamment celle des temples doriques de Paestum dès 1752 ainsi que les trouvailles faites à Pompéi et à Herculaneum à partir de 1748⁸¹, amplifièrent ce mouvement et contribuèrent, au XIX^e siècle, à la création de nombreuses sociétés d'histoire locale, qui s'inspiraient alors de l'initiative d'Arcisse de Caumont⁸². En même temps, on assistait à Rome même à l'établissement d'un véritable marché d'antiquités qui pouvait toujours concerner les restes matériels eux-mêmes, objets de prédilection des collectionneurs, mais

80. Pour les débuts de ce mouvement, voir Arnold ESCH, « Staunendes Sehen, gelehrtes Wissen: zwei Beschreibungen römischer Amphitheater aus dem letzten Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts », *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, 50, 1987, p. 385-393; *id.*, « Antiken-Wahrnehmung in Reiseberichten des 15. und frühen 16. Jahrhunderts », in R. BABEL et W. PARAVICINI (dir.), *Grand Tour. Adeliges Reisen und Europäische Kultur*, *op. cit.*, p. 115-127. Si la visite des sites antiques faisait partie des programmes les plus précoces du Grand Tour, c'est une tout autre question de savoir ce que les jeunes voyageurs tiraient réellement de ces excursions; voir à ce propos Gerrit WALTHER, « Antike als Reiseziel? Klassische Orte und Objekte auf dem Grand Tour zwischen Humanismus und Aufklärung », *ibid.*, p. 129-141.

81. Carol C. MATTUSCH (éd.), *Rediscovering the Ancient World on the Bay of Naples, 1710-1890*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2013.

82. Voir Arcisse de Caumont, *1801-1873 : érudit normand et fondateur de l'archéologie française*, actes du colloque international organisé à Caen du 14 au 16 juin 2001 par la Société des antiquaires de Normandie, textes recueillis et publiés par Vincent Juhel, Caen, Société des antiquaires de Normandie, 2004.

qui pouvaient se donner satisfaction sous forme de représentations picturales, d'un Giovanni Panini, ou sous la forme des gravures, massivement diffusées, d'un Gian Battista Piranesi⁸³.

En France, l'un des premiers à avoir diffusé une image émerveillée des ruines fut Hubert Robert, qui avait parcouru Rome et la campagne romaine lors de son apprentissage, y revint souvent au long de sa vie et fit de la représentation des ruines l'un de ses thèmes de prédilection. La jeune revue *L'Artiste* lui rendit hommage, affirmant qu'il était le seul à avoir vraiment réussi dans le genre des ruines monumentales par sa capacité à leur donner vie :

« Ainsi que je l'ai déjà fait observer, il faut chercher son principal talent dans la représentation des anciens monumens et des ruines. Moins brillant de couleur, moins ferme moins hardi de dessin que Pannini, surtout dans les figures, il savait pourtant donner à ses compositions une physionomie si neuve, si particulière, qu'elles plaisent et attachent, sans jamais tomber dans la monotonie. C'était cependant l'écueil à éviter dans ce genre, où sans cesse on est obligé de reproduire des murs délabrés et couverts de mousse, des colonnes tronquées, brisées, des chapiteaux mutilés ou jonchant le sol, et des statues en débris ou renversées. Il avait l'art d'animer ces restes mélancoliques des palais et des temples du peuple-roi, de leur prêter une valeur morale qui évoquait dans la mémoire de ceux qui les regardaient tous les souvenirs de la grandeur déchue et de la puissance vaincue par les révolutions et le temps⁸⁴. »

Tous les collectionneurs possédaient un tableau ou un dessin de ruines par Hubert Robert. La société, marquée par le culte du progrès et caractérisée par un intense mouvement de construction, sembla vouer un véritable culte aux vestiges du passé. Les exhumer pour les étudier passionnait les érudits. Les contempler justifia des excursions archéologiques en France⁸⁵, à l'imitation de ce qui se faisait dans la péninsule italienne. La poésie des ruines fut en vogue, au point que de fausses ruines devinrent des éléments de décor dans les jardins d'agrément, ce qui suscita l'ironie du poète Jacques Delille, dit l'abbé de Lille, qui moqua la ruine feinte « qui imite mal du temps l'inimitable empreinte » et lui préfère « un débris réel⁸⁶ ». Le récit de la visite aux ruines, thème maintes fois repris dans les livres ou la correspondance, était assorti d'une méditation sur la petitesse de l'homme comparée à la pérennité de la nature. L'un des premiers, Diderot souligna l'accord qui existait entre les ruines et l'état d'esprit du promeneur solitaire et silencieux, qui méditait sur sa destinée et celle des civilisations, vouées à disparaître⁸⁷. Désormais, la ruine ne fut plus admirée pour elle-même mais pour ce qu'elle signifiait pour le visiteur et le lecteur. Le plus souvent, elle rappelait la gloire et la grandeur passées et invitait à se défaire de la vanité qui était placée dans les monuments. De son côté, Bernardin de Saint-Pierre considérait que

83. Norbert MILLER, *Marblemania: Kavaliersreisen und der römische Antikenhandel*, Berlin, Deutscher Kunstverlag, 2018 ; *id.*, *Archäologie des Traums. Versuch über Giovanni Battista Piranesi*, Munich, Hanser, 1978 ; John A. PINTO, *Speaking ruins. Piranesi, architects and antiquity in eighteenth-century Rome*, Ann Arbor (Mich.), University of Michigan Press, 2012.

84. P. HÉDOUIN, « Peintres du XVIII^e siècle. Hubert Robert », *L'Artiste*, 1847, p. 71-72 ; Nina L. DUBIN, *Futures & Ruins: Eighteenth-Century Paris and the Art of Hubert Robert*, Los Angeles, The Getty Research Institute, 2010.

85. Odile PARSIS-BARUBÉ, *La province antique. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, Paris, CTHS, 2011, p. 285 *sq.*

86. L'abbé DELILLE, *Les Jardins ou l'art d'embellir les paysages*, Paris, Chapsal, 1843 (1782), p. 161.

87. Denis DIDEROT, *Ruines et paysages : salons de 1767*, textes établis et présentés par Else Marie Bukdahl, Michel Delon et Annette Lorenceau, Paris, Hermann, 1995. DPV XVI, p. 337-338.

les ruines occasionnées par le temps donnaient à l'homme une idée de l'infini divin par opposition aux « vicissitudes des choses humaines⁸⁸ » et invitait à se laisser inspirer par la mélancolie qui s'en dégageait :

« Les ruines où la nature combat contre l'art des hommes inspirent une douce mélancolie. Elle nous y montre la vanité de nos travaux, et la perpétuité des siens. Comme elle édifie toujours, lors même qu'elle détruit, elle fait sortir des fentes de nos monuments des giroflées jaunes, des chenopodiums, des graminées, des cerisiers sauvages, des guirlandes de rubus, des lisières de mousses, et toutes les plantes saxatiles, qui forment, par leurs fleurs et leurs attitudes, les contrastes les plus agréables avec les rochers⁸⁹. »

Dans le même esprit, Victor Hugo, contemplant en 1837 l'arc de triomphe de Paris à peine achevé, tout en l'admirant, affirmait qu'il lui manquait la patine du temps que le lierre, les lichens et les mousses lui apporteraient⁹⁰.

Bien des auteurs ne se contentaient donc pas de dire la poésie qui se dégageait des ruines et suscitait l'émotion du visiteur. Ils les lisaient comme une leçon d'histoire sur la finitude du présent, sur la décadence de toute société qui ne sait pas aller de l'avant. « Les ruines de Pompéi en apprennent autant qu'une page de Tacite à celui qui sait les interroger avec intelligence », écrit l'un des commentateurs du roman *Les derniers jours de Pompéi*. Il considérait que l'auteur avait réussi non seulement à restituer des portraits des Romains mais surtout à peindre une société qui, marchant vers sa ruine, céderait place à un monde nouveau porté par les chrétiens⁹¹.

Cette force évocatrice conduisit parfois à n'accorder qu'une attention distraite aux pierres et autres matériaux qui constituaient la ruine. Celle-ci était liée à un lieu identifié avec précision. Le paysage qui l'entoure était associé à la ruine. Si les récits, les cartes, les images, les guides le permettent, comme c'était le cas à Waterloo, le lieu devient la ruine. Les visiteurs n'ont pas besoin de traces de la bataille. À eux seuls, le paysage et le toponyme permettent de l'évoquer. Dans de telles situations, en l'absence de ruines de pierre ou de bois, les hommes dressent des monuments ou des stèles du souvenir. Ces substituts aux ruines constituent des invitations à se recueillir sur les disparus ou à méditer sur le passé.

Tous les lieux et toutes les ruines ne sont pas porteurs d'une charge émotive similaire. Chateaubriand opposa les ruines qui résultaient du travail du temps, qui donc étaient source de poésie, à celles qui étaient le résultat de l'incurie des hommes :

« Il y a deux sortes de ruines : l'une ouvrage du temps ; l'autre ouvrage des hommes. Les premières n'ont rien de désagréable, parce que la nature travaille auprès des ans. Font-ils des décombres ? elle y sème des fleurs ; entr'ouvrent-ils un tombeau ? elle y place le nid d'une colombe : sans cesse occupée à reproduire, elle environne la mort des plus douces illusions de la vie. Les secondes ruines sont plutôt des dévastations que des

88. Jacques-Henri BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études de la nature*, 3 vol., Firmin Didot, 1853 (1784), p. 409.

89. *Ibid.*, p. 413.

90. VICTOR HUGO, « À l'Arc de triomphe », *Voix intérieures*, 1837. Pour les traditions de l'évocation poétique des ruines, voir Roland MORTIER, *La poétique des ruines en France : ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, Genève, Droz, 1974.

91. NATALIS DE WAILLY, « The last days of Pompei by the author of Pelham, Eugene Aram, etc. Les derniers jours de Pompéi », *L'Artiste, journal de la littérature et des beaux-arts*, Paris, Aux bureaux de l'artiste, 1840, 1^{re} série, t. VIII, p. 185-186.

ruines : elles n'offrent que l'image du néant, sans une puissance réparatrice. Ouvrage du malheur et non des années, elles ressemblent aux cheveux blancs sur la tête de la jeunesse. Les destructions des hommes sont d'ailleurs plus violentes et plus complètes que celles des âges ; les seconds minent, les premiers renversent⁹². »

Alors que les ruines qui sont ouvrage du temps suscitent la mélancolie, celles qui résultent de l'action destructrice des hommes sont objets d'opprobre. Dans le contexte de l'émergence de l'humanisme dans la péninsule italienne, la destruction d'un vestige antique fut interprétée comme refus du mouvement de renaissance des lettres latines. À la fin de l'été 1397, le seigneur-condottiere Carlo Malatesta aurait détruit une très ancienne statue de Virgile lorsqu'il pénétra dans Mantoue. Cet épisode repoussoir fut cité dans de nombreux écrits pour flétrir un tyran destructeur, ennemi des lettres et des arts, et justifier la redécouverte des auteurs latins par les intellectuels. Il est également révélateur de l'attention nouvelle portée aux vestiges antiques par ces auteurs qui entendaient célébrer ainsi la grandeur passée de Rome (C. Revest). Bien des destructions sont des signes de désolation, de malheur et de deuil, ainsi que l'écrivit Victor Hugo en apprenant la répression dont avaient été victimes des Grecs révoltés :

Les Turcs ont passé là. Tout est ruine et deuil.
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,
Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles⁹³.

Aux deux causes de destruction que sont les révolutions et les guerres s'en ajouta une troisième, fruit de l'ignorance ou la bêtise des hommes. Victor Hugo dénonça les « dévastateurs révolutionnaires », les « spéculateurs mercantiles » et « surtout les restaurateurs classiques » qui, en réalité, se révélaient des destructeurs redoutables : « Si les choses vont encore quelque temps de ce train, il ne restera bientôt plus à la France d'autre monument national que celui des *Voyages pittoresques et romantiques*⁹⁴. » En dépit de leurs divergences en matière de politique comme de religion, Montalembert le rejoignait pour dénoncer les dégâts commis par des architectes, des pouvoirs publics ou des ecclésiastiques ignorants :

« Tout le monde doit reconnaître que le vandalisme moderne se divise en deux espèces bien différentes dans leurs motifs, mais dont les résultats sont également désastreux. On peut les désigner sous le nom de vandalisme destructeur et de vandalisme restaurateur. Chacun de ces vandalismes est exploité par différentes catégories de vandales, que je range dans l'ordre suivant, en assignant à chacune d'elles le rang que lui mérite son degré d'acharnement contre les vieilleries.

VANDALISME DESTRUCTEUR

Première catégorie. – Le gouvernement.

2^e – Les maires et les conseils municipaux.

92. François René DE CHATEAUBRIAND, *Le Génie du christianisme ou Beautés de la religion chrétienne*, Paris, Migneret, an X-1802, III^e partie, livre I, chapitre VII, p. 26-27.

93. Victor HUGO, « L'enfant », *Les Orientales*, t. 3, 7^e éd., Paris, Charles Gosselin, 1829, p. 161.

94. Victor HUGO, « Guerre aux démolisseurs 1825-1833 », *Littérature et philosophie mêlées*, Paris, Hetzel, 1853, p. 60.

Ces deux lettres ouvertes furent publiées initialement dans la *Revue des Deux Mondes* le 13 mars 1832.

- 3^e – Les propriétaires.
 4^e – Les conseils de fabriques et les curés.
 En 5^e lieu, et à une très grande distance des précédents, l'émeute.

VANDALISME RESTAURATEUR.

Première catégorie. – Le clergé et les conseils de fabrique.

- 2^e – Le gouvernement.
 3^e – Les conseils municipaux.
 4^e – Les propriétaires.

L'émeute a au moins l'avantage de ne rien restaurer⁹⁵. »

L'on sait que, pour protéger les monuments jugés remarquables, Guizot institua l'inspection générale des monuments historiques destinée à remédier aux carences des sociétés locales⁹⁶, fonction qui fut remplie d'abord par Ludovic Vitet puis, pendant des années, par Mérimée. Cependant, ce furent principalement des monuments que l'État protégea et restaura tandis que les ruines à proprement parler n'étaient que rarement l'objet de l'attention. Le charme des ruines n'agissait pas sur les édiles comme sur les poètes et autres romanciers.

N'allons pas croire, en effet, que les ruines aient suscité en tout temps une admiration sans faille conduisant à une volonté de les protéger, de les valoriser. Ce constat vaut non seulement pour des époques reculées mais également pour notre temps, qui se flatte d'avoir une politique de patrimonialisation généreuse. À certains moments, la ruine peut être gênante. Non seulement parce qu'elle apparaît, à proximité des lieux de vie, comme un amas de débris encombrants, dangereux, voire nauséabonds, mais également par ce qu'elle représente. Ainsi les Romains s'empressèrent de faire disparaître les débris et de reconstruire la cité après son saccage par les Gaulois en 350 afin d'effacer ce souvenir honteux. Un même état d'esprit animait l'empereur lorsque des catastrophes – incendie, tremblement de terre ou mise à sac – avaient détruit des villes entières. Reconstruire signifiait que la paix, la stabilité et la prospérité étaient revenues et que l'empereur était le garant de la gloire et de la tradition de Rome retrouvées (Ch. Davoine).

Volney, promoteur d'une vision rationnelle, se refusait à voir une quelconque beauté des ruines, y compris celles qu'il avait contemplées en Égypte et en Syrie. Après le récit de son voyage et la description méticuleuse de ce qu'il avait contemplé, il développa une méditation historico-philosophique sur la condition des hommes dans l'univers, sur les maux qui affectaient la société, sur les causes des révolutions et de la ruine des anciens États. L'épigraphe annonce d'emblée le projet de l'auteur :

« J'irai vivre dans la solitude parmi les ruines ; j'interrogerai les monuments anciens sur la sagesse des temps passés. Je demanderai à la cendre des Législateurs par quels mobiles relèvent et s'abaissent les Empires ; de quelles causes naissent la prospérité et les malheurs des Nations ; sur quels principes enfin doivent s'établir la paix des sociétés et le bonheur des hommes⁹⁷. »

95. Charles de MONTALEMBERT, *Du vandalisme et du catholicisme dans l'art : fragmens*, Lyon, Debécourt, 1849, p. 11.

96. Odile PARSIS-BARUBÉ, *La province antiquaire. L'invention de l'histoire locale en France (1800-1870)*, CTHS, 2011, p. 172-181 et p. 294-297.

97. VOLNEY (Constantin-François de CHASSEBŒUF), *Les Ruines ou Méditation sur Les Révolutions des Empires*, Paris, Desenne-Vollan-Plassan, 1791, chap. iv, p. 23.

Son essai commence par une invocation qui invite à méditer sur la vie.

« Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints, murs silencieux! c'est vous que j'invoque; c'est à vous que j'adresse ma prière. Oui! tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme des sentimens profonds et des hautes pensées. Combien d'utiles leçons, de réflexions touchantes ou fortes n'offrez-vous pas à l'esprit qui sait vous consulter! C'est vous qui, lorsque la terre entière asservie se taisait devant les tyrans, proclamiez déjà les vérités qu'ils détestent, et qui, confondant la dépouille des rois avec celle du dernier esclave, attestiez le saint dogme de l'ÉGALITÉ. C'est dans votre enceinte, qu'amant solitaire de la LIBERTÉ, j'ai vu m'apparaître son génie, non tel que se le peint un vulgaire insensé, armé de torches et de poignards, mais sous l'aspect auguste de la justice tenant en ses mains les balances sacrées où se pèsent les actions des mortels aux portes de l'éternité. [...] Ô ruines! je retournerai vers vous prendre vos leçons! je me replacerai dans la paix de vos solitudes; et là, éloigné du spectacle affligeant des passions, j'aimerais les hommes sur des souvenirs; je m'occuperai de leur bonheur et le mien se composera de l'idée de l'avoir hâté⁹⁸. »

Volney ne se laisse pas entraîner par l'émotion et le pittoresque des ruines. « L'opulence d'une cité de commerce s'est changée en une pauvreté hideuse. Les palais des rois sont devenus les repaires des fauves; les troupeaux parquent au seuil des temples, et les reptiles immondes habitent les sanctuaires des dieux! » En tant de lieux qu'il visita, qui furent « le théâtre de tant de splendeurs », il ne trouvait qu'abandon et solitude ». « Les temples se sont écroulés, les palais sont renversés, les ports sont comblés, les villes sont détruites, et la terre, nue d'habitants, n'est plus qu'un lieu désolé de sépulcres⁹⁹. » Il y voyait la conséquence de la cupidité qui déterminait les actions des hommes, assortie à l'amour de soi, et de l'ignorance, dont les religions sont jugées responsables car elles obscurcissent la raison. Les monuments de la gloire d'un tyran sont donc appelés à devenir tôt ou tard des débris, voire des déchets. Les ruines sont des signes du déclin qui menace tout empire et, peut-être, la civilisation¹⁰⁰. L'homme, porté à détruire ce qui fut édifié, est à l'origine de toute ruine¹⁰¹.

Il nous est permis de penser que l'ouvrage contribua au dédain que certains éprouvaient au XIX^e siècle pour les ruines. Pour moderniser et embellir leur cité, les édiles de Poitiers furent sourds aux protestations des érudits locaux comme aux recommandations gouvernementales qui s'opposaient à la destruction des arènes gallo-romaines (J. Grévy). De même, bien des villes du nord de la France détruisirent leurs remparts afin de permettre une circulation plus aisée et des aménagements urbains modernes (B. Béthouart). Les arguments des historiens et des archéologues n'étaient alors guère écoutés. Lorsque, après la Grande Guerre, soucieux de remettre les champs en culture et d'oublier qu'il s'agissait de constructions allemandes, les propriétaires des champs détruisirent les blockhaus d'Illies qui jalonnaient la ligne arrière de front, entre Armentières

98. *Ibid.*, p. XII et XVI. Publié en 1791, l'ouvrage fut régulièrement réédité au XIX^e siècle, introduit par une notice biographique de l'auteur par Daru (1832) et Jules Claretie (1868), commenté par Sainte-Beuve (1852), qui lui reprochait une écriture trop sobre, sans couleur et sans charme, d'une rigueur qui devenait aridité. Charles-Augustin SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, t. 7, Paris, Garnier frères, p. 394 sq.

99. VOLNEY, *op. cit.*, p. 10.

100. *Ibid.*, chapitre XI.

101. Sophie LACROIX, « Volney et le thème des ruines », *Revue de métaphysique et de morale*, n° 53, 2007/1, p. 89-102.

et Lens, il ne se trouva aucune voix pour protester¹⁰² (C. Dhennin-Lalart). À l'issue de la guerre franco-allemande de 1870-1871, et à de nombreuses reprises, les ruines ont constitué un enjeu mémoriel fort¹⁰³. En temps de guerre, les cathédrales ont également été confrontées à la violence destructrice, en raison de leur visibilité, au propre comme au figuré. De Spire à Reims, d'Amiens à Oviedo, d'Orléans à Coventry, de Strasbourg à Londres, les exemples ne manquent pas de ces édifices religieux qui ont cristallisé les effets de la guerre ainsi que les enjeux de leur restauration¹⁰⁴. Des phénomènes similaires ont pu se produire lors des dernières décennies du xx^e siècle qui ont vu la transformation rapide en Occident de pans entiers de la société. Des bâtiments furent laissés à l'abandon – pensons aux friches industrielles ou aux immeubles collectifs des années 1950-1960. Leur destruction ne suscita alors que peu de protestations.

En revanche, le xxi^e siècle connut des destructions de ruines plus violentes, ouvertement dirigées contre ce que représentait le passé qu'elles évoquaient. Le dynamitage des bouddhas en 2001 par les talibans et celui de l'arc de triomphe de Palmyre en 2015 par l'État islamique, ainsi que de nombreuses autres destructions, sont donnés comme signes de la volonté de faire table rase du passé marqué par l'idolâtrie. Ce terrorisme culturel est cependant révélateur d'une stratégie de détournement de l'attention : par ces images fortes, les destructeurs entendent masquer leurs difficultés militaires et matérielles ainsi que le trafic d'antiquités dont ils usent (S. Forero Mendoza).

Si ces destructions ont à ce point choqué l'opinion publique occidentale, c'est qu'il est désormais largement admis que les vestiges hérités du passé doivent être protégés, valorisés, restaurés. Ils sont l'objet d'une sorte de sacralisation séculière qui les considère presque systématiquement comme des ruines et qui interdit de les altérer. À bien considérer les modalités de leur valorisation, force nous est cependant de constater que ces ruines ne sont pas figées sous une cloche de verre, comme certains voudraient faire pour l'Acropole, mais que leur usage touristique-patrimonial conduit à les mettre en valeur selon des modalités de notre siècle.

L'on sait que l'un des traits caractéristiques de la Renaissance, outre notamment la déférence portée à la langue et aux auteurs latins, est le dégagement et l'exhumation des vestiges des monuments antiques. Un autre vestige, immatériel celui-ci, fut convoqué par les pontifes pour les protéger : le statut juridique des *monumenta* et *ornamenta*, hérité du droit romain. Afin d'empêcher la destruction des monuments, effectuée par certains afin d'en réutiliser les matériaux ou de faire trafic des marbres, inscriptions et éléments sculptés, ces pièces étaient considérées comme constitutives d'un tout indivis, constitutif non seulement d'un bâtiment mais également de la Ville. Non seulement ils avaient fait la majesté de la Rome païenne, que la Rome chrétienne avait reçue en héritage et qu'elle se devait de conserver, mais de plus les ossements des martyrs étaient ensevelis dans ces ruines (A. Quattrocchi). D'une certaine manière,

102. En revanche, les blockhaus qui n'avaient pas été détruits accédèrent au statut de ruine au xxi^e siècle. La découverte de tombes de soldats australiens avait suscité un nouvel intérêt.

103. Sylvie LE RAY-BURIMI, « Renaître de ses cendres. Mémoire(s) de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Du ressentiment à la réconciliation », in Pierre ALLORANT, Walter BADIÉ et Jean GARRIGUES, *1870, entre mémoires régionales et oubli national. Se souvenir de la guerre franco-prussienne*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 105-115.

104. Xavier BONIFACE et Louise DESSAIVRE (dir.), *Cathédrales en guerre xvi^e-xx^e siècle*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2020.

l'intégration de vestiges médiévaux lors de la baroquisation de résidences seigneuriales dans les pays dépendants de la maison d'Autriche, aux XVII^e et XVIII^e siècles, relevait du désir similaire de s'approprier une partie de ce qu'ils évoquaient. En suggérant, parfois faussement, l'ancienneté de la dynastie, les éléments architecturaux – la tour médiévale – et décoratifs – les portraits et fresques dans la salle des ancêtres – disent sa dignité et légitiment son autorité (É. Hassler).

Les restes d'événements de l'époque contemporaine dont les sociétés souhaitent garder la trace sous forme de ruine pour en conserver et transmettre le souvenir sont plus rares. Ce sont d'une part les ruines des révolutions, d'autre part celles des guerres. Tout au long du XIX^e siècle, les mouvements révolutionnaires furent considérés comme producteurs de ruines. Au lendemain de la Commune, les Versaillais multiplièrent les représentations de la violence – photographies, descriptions, poésies – qui avait marqué Paris, destinées à ceux qui ne pouvaient les visiter, afin de donner à voir la barbarie des communards. Les débats furent vifs entre ceux qui voulaient les faire disparaître afin d'éradiquer l'esprit révolutionnaire et ceux qui entendaient les conserver comme témoignages des dégâts inévitables de toute révolte contre l'ordre établi. De leur côté, les communards y voyaient un acte de purification et de régénération en vue d'établir une société plus juste (É. Fournier). La Première Guerre mondiale fut également à l'origine d'un débat en France à propos des traces des combats. Fallait-il en conserver les stigmates comme témoignages de la barbarie allemande ou les faire disparaître comme signe de la renaissance du pays vainqueur? Dès 1915, il fut proposé de classer et de conserver les traces nombreuses dans le paysage – réseaux de tranchées, entonnoirs, casemates, villages détruits, postes de secours et postes d'observations, etc. –, ces ruines répondant à une double intention, mémorielle et pédagogique. Bien vite cependant, l'impératif de reconstruction prit le dessus. Toutefois, les lieux particulièrement emblématiques furent conservés, aménagés pour les visiteurs, entretenus (E. Danchin et J.-N. Grandhomme).

Ainsi les ruines d'un passé plus ou moins lointain sont certes l'effet du temps et de la nature, mais sont tout autant le résultat de l'action des hommes, déterminée par le lieu et par ce qu'elles représentent. Les pouvoirs publics entendent préserver et restaurer les unes, oublier et effacer les autres. Elles constituent une modalité pour dire les événements passés. À l'instar de l'histoire, la complétant ou la nuancant, elles contribuent à construire, entretenir et faire évoluer le rapport que les sociétés entretiennent avec leur passé.



Les historiens qui ont contribué à ce livre ont considéré que le regard sur les ruines et les gestes à leur égard permettent de comprendre les sociétés du passé. Ils remercient les membres du comité scientifique, qui a encouragé leurs travaux, la Casa de Velasquez, la Villa Médicis, l'École française de Rome et l'université de Poitiers, qui ont accueilli leurs rencontres, le Centre de recherches en histoire, histoire de l'art et musicologie (Criham) des universités de Poitiers et de Limoges qui a accompagné la mise en œuvre de ce programme. Les remerciements des éditeurs vont également à Corinna Gepner pour la relecture de plusieurs contributions de cet ouvrage.